# BIBLIOGRAPHIE

# CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXIX.

JANVIER A JUIN 1863.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

RUE DE SÈVRES, 31.

—

1863



PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

des rapports du droit canonique avec le droit civil au point de vue historique seulement ; il ne fait connaître, en conséquence, que les faits qui établissent non pas tant la nature de ces rapports, que leur existence. Ainsi, il constate que, jusqu'au XII^e siècle, la législation ecclésiastique a une prépondérance absolue sur toute la société, et, qu'à partir de cette époque, l'autorité civile cherche à se dégager des liens multiples et étroits qui la rendaient la pupille de l'autorité religieuse, et lui enlevaient toute initiative. Il parcourt rapidement les principales phases de la lutte qui devait nécessairement résulter des désirs parfois impatients d'une émancipation peut-être trop prématurée. Il indique quelques-unes des pièces du procès, sans toutefois en approfondir l'examen, par exemple, la pragmatique attribuée à saint Louis, de l'authenticité de laquelle il ne fait aucun doute, bien qu'il rapporte quelques-unes des autorités qui la nient ; celle de Charles VII, le concordat de Léon X, etc. — M. Félix Le Ruste est sobre de jugements. Cependant, parmi ceux peu nombreux qu'il se hasarde à émettre, il en est auxquels nous ne souscririons pas. Ainsi, il se contente de qualifier de simple *réaction* la lutte sacrilége que Philippe le Bel entreprit contre Boniface VIII. C'est en dénaturer le caractère bien connu, et donner le change sur les vrais motifs qui la provoquèrent et la poussèrent à des excès que l'histoire a jugés et flétris par des arrêts sans appel. — N'est-il pas question, dans les articles de Pithou, de quelque chose de moins innocent que de l'indépendance de l'Etat relativement au pouvoir spirituel ? La déclaration de 1682 eût-elle inquiété et agité l'Eglise au point que l'on sait, s'il ne se fût agi d'autre chose que d'assurer cette même indépendance de la puissance temporelle, ainsi que l'affirme l'auteur ? Que dire encore de cette réflexion sur le jansénisme, qui aurait été « provoqué uni-
« quement par les inquiétudes que la puissance excessive de Rome
« laissa dans l'esprit d'hommes indépendants, et dont quelques-uns
« étaient sincèrement religieux (p. 44) ? » Et de cette appréciation sommaire du livre de Jansénius, le code de la secte, comme l'appelle l'honorable avocat, qui ne serait, suivant lui, que « la coordination
« et le commentaire de tous les textes de saint Augustin sur les ma-
« tières alors débattues (ibid.) ? »

A part ces jugements, dont les derniers surtout sont plus que superficiels, ce travail a été conçu et exécuté dans un esprit conciliant et religieux, auquel nous devons applaudir. A. MARCHAL.

6. **LES ESPÉRANCES** *de l'Eglise*, par le P. H. Ramière, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de xxxii-758 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 5 fr.
7. **L'ÉGLISE** *et la* **CIVILISATION MODERNE**, par le même. — 1 volume in-8° de xx-434 pages (1861), chez les mêmes éditeurs; — prix : 4 fr.

Il y a longtemps déjà que d'éminents esprits, en considérant la marche des événements, espèrent et prédisent pour le catholicisme une ère nouvelle de grandeur et de triomphe. Spectacle étonnant, qui rappelle ce qu'on a vu à certaines périodes de l'histoire de l'Eglise! tandis que les railleries et les menaces de l'impiété retentissent avec plus de fureur, au fond des cœurs catholiques fidèles et instruits règne une secrète et sainte confiance, une sorte de pressentiment qui leur persuade que nous touchons à une époque décisive, solennelle, où le triomphe de cette divine Eglise doit être éclatant et magnifique, digne des promesses du chef invisible qui la protége, et de la pacifique et douce attitude du chef visible qui la gouverne. Chez le P. Ramière ce n'est pas seulement un pressentiment vague, indéterminé, c'est une conviction ferme, précise, arrêtée, fruit de considérations sérieuses et d'études approfondies.

Il prend pour point de départ la fameuse bulle *Ineffabilis*, dans laquelle Pie IX disait, en définissant le dogme de l'immaculée conception de Marie, le 8 décembre 1854 : « Nous attendons avec la plus « ferme espérance et la confiance la plus entière, que, par la puis- « sance de la bienheureuse vierge Marie, l'Eglise, notre sainte mère, « delivrée de toutes les difficultés et victorieuse de toutes les erreurs, « fleurira dans l'univers entier, ramènera à la voix de la vérité toutes « les âmes qui s'égarent, de sorte qu'il n'y aura plus qu'un seul « troupeau sous la conduite de l'unique pasteur. » — Le P. Ramière adopte ces mémorables paroles et en fait comme l'épigraphe de son livre. « D'autres, dit-il, ont scruté les sources de la tradition pour « justifier aux yeux de la critique la plus exigeante la légitimité de la « définition dogmatique de l'immaculée conception. Ils ont montré « ce dogme contenu en germe dans l'Ecriture, clairement enseigné « par les Pères, imposé à la raison par une irrésistible convenance, « et déjà implicitement proclamé par l'Eglise. Notre tâche à nous « sera plus facile et plus modeste; mais elle ne sera peut-être pas « sans utilité. Nous nous efforcerons de justifier, non pas au tri- « bunal contentieux de la critique, mais au tribunal gracieux de la « foi et de la piété, les espérances dont le Souverain Pontife a joint

« l'expression avec la définition du dogme ; nous chercherons aussi,
« soit dans l'Ecriture, soit dans la tradition catholique, soit dans les
« données de la raison éclairée par la foi, les bases sur lesquelles ces
« espérances s'appuient. Nous espérons démontrer que ces bases ne
« sont guère moins solides que celles du dogme lui-même, et que les
« enfants de l'Eglise ont un droit presque égal à confesser leur
« croyance à l'immaculée conception, et à proclamer l'espoir de voir
« le triomphe de Marie suivi du triomphe de l'Eglise et de la régéné-
« ration du monde (p. XVII). » —Les bases sur lesquelles le P. Ramière entreprend d'établir les espérances de l'Eglise sont au nombre de trois principales, qui forment la division et le sujet des trois parties dont son ouvrage se compose : les lois de la Providence, — les tendances sociales, — les promesses de Dieu.

Dans la première partie, les grandes lois générales de la Providence qui président aux œuvres de la création et au gouvernement des sociétés humaines sont considérées comme le premier fondement de nos espérances actuelles. Le P. Ramière les expose, les développe et les déduit les unes des autres avec une solidité de doctrine, une richesse d'aperçus, une élégance et une facilité d'élocution fort remarquables. Voici, d'une manière aussi succincte que possible, le plan et l'enchaînement de ses idées. — Première loi de la Providence : Tout ce qui se fait dans le monde tend à glorifier Dieu ; vérité fondamentale qui se démontre par les cinq considérations suivantes : La gloire de Dieu est la fin essentielle et première de la création ; — dans l'ordre présent Dieu veut être glorifié par la divinisation de l'homme élevé de l'ordre de la nature à celui de la grâce, afin d'arriver finalement à celui de la gloire ; — la gloire de Dieu dans l'ordre actuel doit résulter de l'épreuve ; — le mal, autant que le bien, doit servir à glorifier Dieu ; — les peuples doivent glorifier Dieu dans leur existence collective et temporelle. — Deuxième loi de la Providence : C'est par Jésus-Christ que Dieu veut être glorifié dans le monde. Cette vérité est prouvée à l'aide de cinq nouvelles propositions corrélatives aux précédentes : La gloire du Verbe incarné est la fin de toute la création ; — la divinisation de l'homme doit s'opérer par Jésus-Christ ; — la gloire de Dieu, de Jésus-Christ et de l'homme lui-même doit résulter, dans l'ordre présent, de l'imitation des souffrances de l'Homme-Dieu ; — les péchés des hommes servent à glorifier Jésus-Christ ; — les peuples doivent glorifier Jésus-Christ en reconnaissant sa royauté. — Troisième loi de la Providence, qui complète et couronne

les deux autres : Le règne de Jésus-Christ doit s'établir dans le monde par l'Eglise, parce qu'elle seule est le principe du véritable progrès pour les individus, pour les peuples, pour l'humanité. D'où l'auteur conclut que l'Eglise doit tôt ou tard exercer dans le monde une prépondérance décisive et universelle.— Par ce simple énoncé, il est facile d'entrevoir tout ce qu'un plan si large et si bien conçu doit embrasser d'idées fécondes et d'utiles considérations. Cette première partie est, selon nous, la plus belle de tout le livre, la plus solide, la plus inattaquable sous tous les rapports. Disciple de saint Thomas, de Suarez et des autres grands maîtres de cette école, le P. Ramière se montre tout à la fois théologien érudit, philosophe profond, écrivain agréable et lucide. Il est impossible de traiter avec plus de clarté et d'intérêt les questions si délicates et si hautes de la nature et de la grâce, du mal, de la prédestination, de l'incarnation et de ses effets dans le monde. C'est un traité substantiel et attrayant, qui pourrait à lui seul former un livre excellent, propre à nourrir la piété des fidèles intelligents et instruits, et à corroborer leur espérance et leur foi.

Dans la seconde partie, sortant des principes généraux et entrant dans le domaine des faits, le pieux et savant jésuite s'attache à montrer que le triomphe de l'Eglise doit être immédiat et prochain. Pour cela, il énumère successivement et met en regard les tendances de la civilisation moderne et les tendances de l'Eglise. Ces tendances diverses, et en tant de points si diamétralement opposées, il les analyse, les discute, les apprécie à leur juste valeur, les oppose et les compare les unes aux autres, s'efforçant d'en extraire ce qu'elles ont de semblable et de commun, afin de les rapprocher et, s'il est possible, de les unir et de les concilier. Il se trouve ainsi amené sur le terrain particulier qu'il affectionne et qu'il recherche de préférence, celui de la conciliation, terrain honnête et légitime, mais brûlant, semé de périls, hérissé, au point de vue doctrinal, de difficultés et d'obstacles qu'il ne se dissimule pas, et qu'il affronte avec sa franchise et sa hardiesse accoutumées. Trop éclairé et trop sûr de lui-même pour s'égarer, trop fermement attaché à la vraie foi pour laisser échapper aucune concession impossible ou compromettante, il affirme hautement et il répète sans cesse que l'Eglise n'a rien à relâcher de ses divins enseignements et de son antique doctrine, tandis que, au contraire, tout ce qu'il y a de bien, de vrai, de sérieux, de pratiquement possible dans les aspirations contemporaines, se trouve en principe au sein de l'Eglise catholique et ne peut être réalisé que par elle.

Mais en quoi il nous paraît épris d'une confiance exagérée et céder trop facilement à l'entraînement et aux illusions d'un pieux enthousiasme, c'est quand il prétend que la conciliation entre les idées modernes et l'Eglise est désormais chose facile et prochaine, par ce motif qu'il n'y a plus dans les esprits d'autre obstacle qu'un malentendu, une erreur de mots, qu'une intelligence plus complète du but qu'on se propose ne tardera pas à dissiper. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Malheureusement la scission est bien autrement radicale et profonde; elle ne tient pas seulement à la lutte et à l'hostilité des intelligences, elle vient encore de la répulsion des cœurs, d'une opposition systématique de volontés perverties et malades, qui aspirent avec fureur ou qui tendent avec un froid calcul à ce que l'Eglise ne saurait vouloir, à ce qu'elle est, au contraire, obligée de défendre et de réprouver. Voilà ce qui nous fait craindre que la réconciliation ne soit, non pas impossible, mais du moins plus reculée et plus difficile que le P. Ramière ne le suppose, puisqu'il faut de toute nécessité que les esprits et les idées elles-mêmes subissent certaines modifications radicales qu'on est encore loin d'apercevoir. L'auteur, en général, est trop porté à peindre sous des couleurs attrayantes, à contempler dans son entier épanouissement ce qui n'est encore qu'à l'état de germe et d'élément; il apprécie avec trop d'admiration et d'enthousiasme les causes de régénération et de progrès, et pas avec assez de justesse et de sang-froid les germes de tendances opposées. Il émet, par exemple, de belles et consolantes espérances touchant la conversion prochaine de l'Angleterre et le retour de la Russie au centre de l'unité. Personne, sans doute, ne saurait nier le progrès religieux si remarquable qui s'opère au sein de ces deux grandes nations; personne ne méconnaît l'influence que leur retour à la vraie foi exercerait sur le reste du monde, et par conséquent sur toute l'Eglise; mais il n'est pas moins évident que ce progrès, si rapide et si consolant qu'il soit, est encore tellement restreint, entravé par des obstacles si enracinés, qu'on ne voit pas comment, selon la marche ordinaire des événements humains, il pourrait amener des résultats aussi prompts et aussi décisifs que le P. Ramière paraît l'espérer. — Il croit fermement que Dieu, pour accomplir ses desseins, fera ce qu'il appelle un miracle de l'ordre moral. Oui, nous le croyons aussi; Dieu, tôt ou tard, fera ce miracle en faveur de son Eglise; il y est tenu en quelque sorte par les promesses solennelles qu'il lui a faites; le miracle, d'ailleurs, se fait depuis longtemps; il ne cesse de se faire

tous les jours à l'égard de certaines familles et de certaines populations qui rentrent dans le giron de la sainte Eglise, leur mère, dont le schisme, l'hérésie et l'incrédulité les avait séparées; mais, au point de vue où se place le P. Ramière, la question est de savoir précisément si cette transformation miraculeuse doit s'opérer sous nos yeux, dans le siècle où nous vivons, non pas pour une nation en particulier, mais pour toute l'Europe en général, et, par suite, pour toute l'Eglise universelle. Voilà où commence le doute; voilà sur quoi plane ce vague, cette incertitude qui pénètre, qui ébranle, quoi qu'il fasse, les meilleurs raisonnements du P. Ramière.

Nous le trouvons plus exact et plus vrai quand il envisage la possibilité de la réconciliation du côté de l'Eglise, qui ouvre ses bras maternels aux sociétés modernes aussi tendrement qu'aux sociétés anciennes; qui offre dans son sein, aux nations comme aux particuliers, la réalisation complète de leurs aspirations légitimes et de leurs plus généreuses tendances. Ce point de vue éminemment catholique et parfaitement juste inspire à l'auteur deux chapitres remarquables sur la double tendance actuelle de l'Eglise : « En même temps, dit-il, « que les peuples tendent à se mêler et que l'Europe tend à se ré-« pandre sur le monde, l'Eglise, de son côté, subit un double mou-« vement de concentration et d'expansion. L'unité et la catholicité « sont ses attributs essentiels, ses notes distinctives, ses tendances de « tous les âges. Mais il est des siècles où cette unité devient plus *une* « et cette catholicité plus active. Ce sont les siècles des grands « triomphes de la vérité et des grandes conquêtes de l'Eglise. Nous « sommes arrivés à l'une de ces époques..... » — L'auteur a ici des aperçus profonds, précieux pour la foi, pleins d'intérêt et d'actualité.

La troisième partie traite des promesses de Dieu considérées comme troisième fondement des espérances de l'Eglise. Le P. Ramière rassemble et fait ressortir toutes les preuves extrinsèques qui viennent à l'appui de sa thèse. D'abord, les promesses de l'Eglise chrétienne contenues dans les livres soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, les figures, les symboles et les prophéties qui y ont rapport; — puis les révélations particulières dont Dieu, en divers temps, a favorisé certaines âmes privilégiées, telles que sainte Hildegarde et la bienheureuse Marie Alacoque; — ensuite les promesses et les grâces qui se rattachent à la dévotion des sacrés cœurs et à sa merveilleuse propagation parmi nous dans ces derniers temps; — enfin les béné-

dictions spéciales promises au culte de la Mère de Dieu, et surtout à la définition dogmatique de sa *conception immaculée*. — C'est une curieuse et intéressante série de considérations pieuses et savantes tout à la fois, qui ne sont peut-être pas, nous devons le dire, d'une conclusion rigoureuse pour la thèse que soutient l'auteur, mais qui contribueront du moins à instruire, à édifier et à consoler les âmes fidèles, en leur faisant envisager, au vrai point de vue de la foi et de l'espérance chrétiennes, les faits qui s'accomplissent sous nos yeux, ou qui, dans un avenir plus ou moins rapproché, sont en voie de s'accomplir.

Tel est l'ensemble de cet excellent livre, dont une analyse rapide et décolorée ne saurait donner qu'une idée très-imparfaite. C'est un de ces ouvrages, rares de nos jours, qu'on est heureux de rencontrer sous sa main et qu'on lit avec avidité et avec plaisir, car la solidité du fond s'y joint aux agréments de la forme, la vivacité d'une foi ardente à l'onction de la piété, la profondeur et l'exactitude d'une saine doctrine aux attraits d'un talent souple et facile. Nous le regardons comme un des écrits contemporains les plus consolants et les plus utiles, parce qu'il répond très-bien et aux besoins particuliers des âmes et à la situation générale de l'Eglise. Sans doute les motifs d'espérance qu'on y a réunis et comme entassés ne sont pas tous d'une égale force; l'auteur ne réussit pas toujours à bannir entièrement de l'esprit du lecteur l'inquiétude et la crainte, et finalement il faut en revenir au sage avertissement qu'il donne lui-même au commencement de son introduction, et dont il a le tort de se départir parfois dans le cours de son ouvrage. Il n'en est pas de l'espérance comme de la foi... « Celle-ci s'appuie sur la révélation « d'une vérité que nous pouvons croire ou ne pas croire, mais à la- « quelle nous ne pouvons rien changer; l'espérance, au contraire, « s'appuie sur une promesse dont la réalisation dépend le plus sou- « vent de notre concours. La foi n'a qu'une base, l'autorité de Dieu; « l'espérance en a deux: la fidélité de Dieu et la coopération de « l'homme. L'une de ces deux bases est aussi inébranlable que Dieu « lui-même: mais l'autre est exposée à toutes les vacillations de l'hu- « maine fragilité... Ainsi, les espérances de l'Eglise n'ont pas la « même certitude, si on les envisage dans leur rapport avec notre « siècle, que si on les considère par rapport à un avenir indéfini. « Qu'elles doivent se réaliser un jour, c'est ce qui ne nous paraît souf- « frir aucun doute; mais qu'elles se réalisent dans notre siècle, c'est

« ce qui nous semble dépendre entièrement de notre siècle. Dieu nous
« a préparé des grâces de salut; il les a mises à notre portée; il a
« écarté la plupart des obstacles qui nous avaient empêchés jusqu'à
« ce jour de les mettre à profit; mais il ne prétend pas nous con-
« traindre à les recevoir malgré nous... Notre espérance peut donc
« être ferme, mais elle ne peut le plus souvent être infaillible, ou du
« moins son infaillibilité ne peut être que conditionnelle; elle suppose
« que nous ne nous manquerons pas à nous-mêmes; et, cela supposé,
« elle peut avec une inébranlable confiance attendre l'exécution de ce
« que Dieu nous a promis (pp. XVIII et suiv.). »

Nous recommandons ce livre aux fidèles peu affermis ou peu éclairés, que la vue des scandales du présent effraie et décourage; aux ecclésiastiques, aux hommes du monde qui aiment à suivre le mouvement des hautes intelligences dans les questions capitales de notre époque. Puisse-t-il avoir ce résultat « de donner à tous les enfants
« de Dieu ce courage et cette confiance qui ne devraient jamais les
« abandonner! S'ils pouvaient comprendre qu'ils ont entre les mains
« non-seulement le bonheur du ciel, mais encore le salut de la
« terre! S'ils pouvaient se convaincre que tout ce qui paraît se
« faire contre eux, se fait en réalité pour eux,..... combien leur
« attitude serait différente, et quel ascendant ils prendraient déjà
« sur leurs adversaires qui, en ce moment, sont forts surtout de
« leur faiblesse, de leurs divisions et de leurs découragements
« (p. XXII). »

Quant au second ouvrage dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article, nous n'en dirons qu'un mot en finissant. Il formait d'abord un volume à part : aujourd'hui il se trouve contenu littéralement et en son entier dans celui que nous venons d'examiner; il en forme la seconde partie sous ce titre : *Tendances sociales, second fondement des espérances de l'Eglise.* Cette partie a été précisément de notre part l'objet d'une critique suffisamment détaillée et approfondie. Sans rien y ajouter, qu'il nous suffise d'avertir nos lecteurs que les *Espérances de l'Eglise* et l'*Eglise et la civilisation moderne* ne sont plus deux ouvrages différents, mais que le premier, de date plus récente, renferme l'autre et le reproduit en le complétant.

P. JANVIER.

rétablir la vérité des faits, remonter aux sources originales, d'où s'échappent, sous sa plume, comme des torrents de lumière. Qu'on ne s'imagine pas, néanmoins, que son livre se présente hérissé de science et de citations : c'est là un défaut qu'il a su éviter. Partout un récit sobre, une marche calme et paisible, savent retenir et intéresser le lecteur sans jamais fatiguer son attention. — Quant au plan, l'auteur esquisse à grands traits, dans une courte introduction, le tableau de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, et arrive rapidement à l'histoire de l'Eglise fondée par ce divin médiateur. Il la divise en sept grandes périodes : de la naissance de Jésus-Christ à la conversion de Constantin ; de là au couronnement de Charlemagne comme empereur d'Occident ; du couronnement de Charlemagne au pontificat de saint Grégoire VII ; de ce pontificat au grand schisme d'Occident ; de ce schisme à la révolte de Luther ; de la révolte de Luther à la révolution française, et de cette révolution au pontificat de Pie IX inclusivement. C'était là le moyen de soutenir l'attention du lecteur, et de lui faciliter le souvenir des faits, en les groupant de manière à fixer la mémoire et à reposer l'esprit.

13. **INSTRUCTIONS** *sur l'ordre surnaturel et divin,* ou *Déification de l'homme par la grâce,* par M. l'abbé Gridel, chanoine de Nancy ; — 2e *édition, revue et augmentée.* — 2 volumes in-12 de xxviii-332 et 352 pages (1861), chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris ; — prix : 5 fr.

Parmi tant d'ouvrages légers que la presse ne cesse de publier, on est heureux de rencontrer un livre sérieux, savant, vraiment digne d'être lu. Telle est la bonne fortune que nous apporte l'œuvre de M. l'abbé Gridel. Il s'agit ici d'une des questions les plus hautes du catholicisme : des mystérieuses opérations de la grâce, de l'action divine sur l'âme humaine ; et l'auteur s'adresse, non pas seulement aux théologiens et aux philosophes chrétiens, mais aux simples fidèles, mais au simple peuple, pour qui ne semblent point faites de telles abstractions. Aussi, ne peut-il comprendre le système de certains prédicateurs qui regardent comme une chose inutile, ou même comme un écueil dangereux, l'enseignement du dogme de la grâce, tandis que c'est le plus sûr moyen d'éclairer et de sauver les âmes. Pourquoi la prédication est-elle si stérile de nos jours? N'est-ce pas parce que l'on se contente presque toujours de prêcher des sujets de morale, sans jamais parler de la grâce et de ses effets surnaturels? Sans doute, les sujets

de morale ont leur importance, et il est nécessaire de les prêcher souvent ; mais que sera la morale sans la grâce ? On aura beau exposer les motifs les plus puissants de faire le bien, sans la grâce, leur action sera nulle. « Si, dit l'auteur, je pouvais me faire entendre de « tous mes vénérables confrères dans le sacerdoce, je leur dirais : « Prêchez souvent le dogme de la grâce, c'est le moyen de sauver les « âmes (t. I, p. III). En effet, ajoute-t-il, comme les vertus chrétien« nes sont impossibles sans la grâce de Dieu, et qu'on ne peut obte« nir la grâce sans la prière et les sacrements, il s'ensuit que vous « n'aurez jamais de chrétiens semblables à ceux que formait saint « Paul, ce docteur de la grâce, s'ils ne sont pas hommes de prière, et « s'ils ne vont pas boire à longs traits aux fontaines sacrées du Sau« veur. Mais pour bien prier, pour avoir le goût et l'amour de la « prière, pour purifier son âme dans les eaux de la pénitence et s'ap« procher dignement de la sainte eucharistie, il faut connaître l'ex« cellence de la grâce et l'apprécier comme elle le mérite. Il faut donc « l'expliquer souvent aux fidèles et leur en donner une idée juste « (ibid., p. XXII). » — Mais, dira-t-on, comment expliquer à des esprits souvent sans culture ce qui dépasse infiniment l'intelligence humaine, ce qui est hérissé de tant de difficultés et rempli de tant de mystères, que souvent les plus instruits peuvent à peine le saisir ? M. l'abbé Gridel répond : « Il me semble qu'on exagère beaucoup la difficulté de com« prendre et d'expliquer les questions relatives à la grâce divine... « Les enfants eux-mêmes distinguent aisément les trois vies qui sont « dans le fidèle : la vie du corps, la vie raisonnable, et la vie surnatu« relle et divine. Or, cette distinction jette un si grand jour sur cette « matière, que les plus ignorants peuvent la comprendre parfaite« ment (ibid., p. XXIV). » — Du reste, l'auteur ne s'en est pas tenu à un simple avis adressé à ses confrères : il leur offre ici l'exemple, il s'est mis à l'œuvre pour eux. Partant de ce principe, — qu'il prouve, du reste, — que c'est la grâce qui fait tout en nous, qui opère le vouloir et le faire, il montre comment nous sommes libres encore sous l'action de la grâce. Non-seulement, dit-il, il est facile de concilier la grâce avec la liberté, mais on voit au premier coup d'œil que la grâce est la restauration de la liberté dans l'ordre naturel, le principe et la raison de la liberté dans l'ordre surnaturel. Et cela posé, le mystère de la prédestination s'explique comme de lui-même. — Après chaque instruction, on trouve des traits historiques ou des observations importantes concernant l'application et les conséquences de la doctrine catholique

sur la grâce. On la voit s'étendre à tout, à la conduite du chrétien, du père de famille, de l'homme d'Etat, de l'homme politique et du commerçant ; à l'éducation, à la philosophie, à toutes les sciences intellectuelles, morales et historiques, et même aux beaux-arts. — L'auteur n'a pas, d'ailleurs, prétendu éclaircir ce qu'il y a d'obscur et de mystérieux dans ce sujet difficile. On remarquera facilement qu'il n'a voulu examiner ni la causalité, ni la modalité de la grâce. Laissant de côté tout ce qu'il y a d'insondable dans son action sur l'âme de l'homme, il s'est uniquement attaché à en prouver la *nécessité* et à en *faire ressortir les effets*. Le principal de ces effets, qui est en même temps le principal but de la grâce, c'est la déification de l'homme, soit dans le ciel par la vision intuitive, par la plénitude du bonheur que procure la jouissance fruitive de Dieu, par la résurrection et la gloire future de nos corps ; soit sur la terre, avant la chute du premier homme, par la justice originelle dont Dieu l'avait doué gratuitement ; ou après la chute, par la justification et la régénération, et par les vertus qui sont la suite de cette régénération spirituelle, c'est-à-dire, les vertus théologales, cardinales et morales, aussi bien que les sept dons de l'Esprit-Saint. — Telles sont les hautes questions doctrinales que l'on trouve expliquées de la manière la plus saisissante et la plus claire dans le premier volume ; on peut dire que la lucidité de la parole est en rapport avec la profondeur du sujet.

Le mot inusité de *déification* pourrait choquer de prime abord ; mais l'auteur sait bien l'expliquer avec saint Augustin ; et ce n'est, au fond, que la traduction des paroles de saint Paul : *Divinæ consortes naturæ.* « Le Fils de Dieu, dit saint Augustin, s'est fait homme « afin de nous faire dieux. » David n'a-t-il pas chanté cette déification, lorsqu'il s'écrie : *Ego dixi* : *Dii estis* : « Je l'ai dit : Vous êtes « des dieux ? » Il est manifeste que le prophète appelle les hommes des dieux parce qu'ils sont déifiés par la grâce, et non parce qu'ils sont nés de la substance divine ; car celui-là justifie qui est juste par lui-même et non par un autre ; celui-là déifie, qui est Dieu par lui-même et non par participation. Mais celui qui justifie est celui-là même qui déifie, parce qu'en justifiant il fait les hommes enfants de Dieu ; car il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. C'est pourquoi saint Basile, voulant prouver la divinité du Saint-Esprit, raisonne de cette manière : « Comment le Saint-Esprit ne serait-il pas Dieu, puisque « par le baptême il fait des dieux en communiquant la vie divine aux « hommes (t. I, p. 156) ? » Aussi l'auteur ne craint-il pas d'ajouter et

de dire expressément que par l'adoption tous les fidèles forment une même chose avec le Saint-Esprit, comme le Père et le Fils, dans une même divinité; que par la justification, la grâce et la charité sont répandues dans l'âme, et avec elles le Saint-Esprit, et la divinité, et l'auguste Trinité, qui s'est comme renfermée dans ses dons, afin de nous unir à elle substantiellement, nous sanctifier, nous déifier, nous adopter; enfin que, par cette adoption, nous recevons la souveraine dignité de la filiation divine, afin que nous soyons réellement les enfants de Dieu, et comme des dieux, non pas dans un sens figuré, mais réellement, puisque Dieu nous communique véritablement sa nature (ibid., p. 160).

Nous ne pouvons résister au désir de citer encore quelques lignes sur la génération qui nous fait enfants de Dieu : nulle part nous n'avons vu ce profond mystère exposé si clairement. Après avoir rapporté les paroles de Notre-Seigneur à Nicodème : « Ce qui est né de « la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit, » l'auteur ajoute : « Dans cette génération et filiation, le Père est Dieu; la matière, la grâce prévenante; la mère, la volonté qui acquiesce à cette « grâce; l'enfant, l'homme juste, l'âme, la charité. Le modèle de cette « filiation est la filiation du Verbe de Dieu; car, de même que Dieu « a engendré de toute éternité un Fils qui lui est consubstantiel et « égal en tout, ainsi il engendre dans le temps des enfants qui sont « par grâce ce que le Fils de Dieu est par nature (ibid., p. 157). »

Vient ensuite l'application pratique des principes posés jusqu'ici. Conditions requises pour que les actes du chrétien aient véritablement un mérite surnaturel; moyens à prendre pour obtenir ce sublime résultat; examen de ce que peut l'homme dans l'ordre surnaturel; insuffisance de la foi et nécessité des bonnes œuvres pour la grâce de la justification; nécessité du concours de la grâce et de l'homme; perfectionnement que la grâce apporte à la liberté; fin surnaturelle de l'homme; bonté avec laquelle Dieu donne à chacun de nous les moyens nécessaires au salut; enfin, examen de la grande question de la prédestination et du petit nombre des élus : tel est l'abrégé sommaire des instructions savantes, et cependant à la portée de tous, que renferme le second volume. On le voit, l'auteur n'a négligé aucun des points qui se rattachent à cette importante et profonde matière de la grâce; et l'on peut dire que celui qui est chargé de rompre le pain de la parole aux fidèles, trouvera là tout ce que ceux-ci ont besoin de savoir sur cette question capitale. Et qu'on ne craigne

point d'y rencontrer de ténébreuses abstractions : tout y est clair ; les choses même les plus abstraites y sont présentées sous le jour le plus brillant. Du reste, l'auteur n'a pas omis l'emploi des comparaisons pour se faire mieux comprendre ; et ses comparaisons ont une justesse vraiment frappante, éminemment propre à soutenir l'attention, et à répandre sur les objets une lumière qui ne laisse plus d'ombres ni d'obscurité.

M. Dardy.

14. **JUDAISME** *et* **CHRISTIANISME**, par M. Julien Javal, docteur en droit. — 1 volume in-12 de 330 pages (1862), chez V. Bertuot, à Montauban, et chez C. Dillet, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce livre, écrit par un juif converti au catholicisme, révèle une grande connaissance des saintes Ecritures et des traditions primitives de l'ancienne synagogue. Pour peu que ses anciens coreligionnaires le lisent avec un esprit droit et un cœur bien disposé, ils ne pourront conserver plus longtemps une foule de préjugés et d'erreurs qui prennent leur source dans l'ignorance des monuments authentiques de la foi de leurs ancêtres, et leurs préventions tomberont en voyant comment les prophéties messianiques ont eu leur accomplissement en Jésus-Christ. C'est la pensée si bien exprimée dans l'approbation épiscopale mise en tête de l'ouvrage.— Plein de reconnaissance pour la faveur que Dieu lui a faite en l'appelant à la lumière de l'Evangile, M. Javal voudrait voir le même flambeau briller aux yeux de ses frères, et c'est uniquement pour leur procurer ce bonheur qu'il s'est mis à écrire. Son dessein n'a point été de faire une apologie complète, ni même une exposition de toute la doctrine catholique : il a voulu seulement montrer la fausseté du judaïsme rationaliste des temps modernes, en établissant que le judaïsme d'aujourd'hui n'est plus qu'une déviation du judaïsme antique ; que celui-ci a été la préparation à l'Evangile, et que le catholicisme est la seule religion vraie, universelle, ayant sa source à l'origine du monde et ne devant finir qu'avec les siècles. Comparant donc les doctrines des Israélites modernes avec celles de l'antiquité juive, et plaçant les unes et les autres en regard de la foi chrétienne, il fait jaillir de ce rapprochement des traits de lumière propres à dissiper toutes les erreurs. Quant au plan et à la marche de son œuvre, il n'a pas cru devoir s'assujettir à un ordre purement didactique, qui aurait pu faire naître l'ennui chez le lecteur, et surtout chez un lecteur prévenu ; il n'a point oublié qu'il écrit pour ses amis et ses frères, et il lui a semblé qu'un certain laisser-aller, un langage

familier, contribueraient à rendre la lecture de son livre plus agréable, et partant plus utile.

Dans une première partie, après avoir montré l'existence des bons et des mauvais anges, tracé des règles pour l'interprétation des saintes Ecritures, et prouvé par elles le dogme du péché originel, il entre dans son sujet, qui est de montrer dans la personne de Jésus-Christ l'accomplissement des anciennes prophéties relatives au Messie promis, et il le fait avec une science remarquable, avec une argumentation irrésistible, tout en cherchant à se tenir constamment à la portée du lecteur. C'est ainsi qu'il examine tour à tour les prophéties de Jacob, de Daniel, d'Aggée et de Malachie, concernant l'attente et la venue du Messie. Il montre ensuite que le Messie doit être fils de David, naître d'une vierge, unir dans sa personne la nature divine et la nature humaine. A cette occasion, il entre dans quelques détails pour prouver la révélation de la *trinité des personnes divines et la croyance* des anciens Hébreux à ce mystère. Rien n'est intéressant et décisif comme cette étude, où les catholiques eux-mêmes seront heureux de découvrir des aperçus nouveaux. Revenant au Messie, il en fait voir, d'après les prophéties, le caractère, les miracles, la mission divine et l'entrée triomphante à Jérusalem. Il montre que, d'après les prophètes, les anciens sacrifices doivent cesser après la mort du Messie et disparaître pour toujours; que la loi de Moïse doit être abrogée et remplacée par une alliance nouvelle, différente de l'ancienne. Il n'a point oublié les prédictions si précises d'Isaïe et de Jérémie touchant la passion du Messie et les faits postérieurs à sa mort, c'est-à-dire, la prédication de l'Evangile à tous les peuples de la terre et la réprobation de l'ancien peuple de Dieu. Or, comme il le prouve surabondamment, toutes ces prophéties se sont accomplies à la lettre en la personne de Jésus, fils de Marie, et dans son Eglise.

Après avoir mis sous les yeux des lecteurs les pièces du grand procès toujours subsistant, depuis dix-huit siècles, entre les deux familles de Jésus-Christ, sa famille naturelle, qui a le malheur de le repousser, et sa famille spirituelle, qui a le bonheur de l'aimer et de l'adorer (p. 211), l'auteur arrive à une seconde partie, où quelques-unes des matières déjà traitées reparaissent, sous un nouveau jour, en forme de discussions religieuses, et reçoivent de plus amples développements. Il y prend à partie un ouvrage moderne écrit en faveur du judaïsme, et qui a pour but de justifier l'incrédulité des juifs. Comme ce livre, que l'auteur ne nomme pas et qu'il désigne seule-

date de chaque pièce, et de notes qui éclaircissent tout passage, toute expression pouvant offrir quelque obscurité au lecteur. — Le premier volume contient encore l'*Instruction de Malherbe à son fils*, écrit sans valeur littéraire, mais riche de curieux renseignements sur la famille du poëte et sur quelques points de sa vie ; diverses épitaphes en prose ; le discours sur les œuvres de Malherbe, mis en tête de l'édition de 1630, premier ouvrage de Godeau ; la traduction du XXXIII^e livre de Tite-Live, dont dix-sept chapitres venaient d'être découverts, et un fragment de traduction des *Questions naturelles* de Sénèque, resté inédit et inconnu jusqu'à ce jour. — Le second volume est rempli tout entier par la traduction du *Traité des bienfaits* et des quatre-vingt-onze premières épîtres de Sénèque. Quant aux traductions, le travail du nouvel éditeur consiste en notices, en variantes intéressantes mises au bas des pages, et en notes où, sans avoir l'intention de relever toutes les inexactitudes et les licences de l'interprétation, il a cru devoir signaler quelques-unes de ces infidélités que se permettaient sans scrupule les traducteurs du XVII^e siècle. Soit ici, soit ailleurs, les notes sont moins nombreuses que dans l'édition des lettres de Mme de Sévigné, et nous sommes loin d'en faire un reproche à M. Lalanne ; car il faut bien dire que ces notes si multipliées, quelle qu'en puisse être la valeur historique ou littéraire, fatiguent un peu le lecteur, en le raccrochant sans cesse comme autant d'épines, alors qu'il voudrait cheminer doucement dans un sentier de fleurs. — D'après ce qui précède, on voit que les deux derniers volumes de cette édition seront remplis par la correspondance annotée de Malherbe. Nous sommes certains à l'avance que, matériellement et littérairement, ils seront aussi soignés que les deux premiers.— On ne saurait trop féliciter les éditeurs de cette riche collection. En dehors des éditions dites de luxe, on peut dire que rien de plus grand et de plus beau n'a été fait dans notre siècle. Achevée, cette collection tiendra la place d'honneur dans la plus riche bibliothèque. — Et maintenant, pour finir, peut-être serait-il bon de dire quelques mots de Malherbe poëte et écrivain ; mais, sur ce point, plus que M. Lalanne nous sommes tenus à une grande réserve ; car ici nous ne devons faire qu'un article bibliographique. D'ailleurs, que dire de Malherbe qui n'ait été dit cent fois ? Qui ne connaît son génie, et surtout sa mission littéraire ? Qui ne sait qu'après avoir rendu la langue française à sa liberté et à son indépendance, menacées par l'invasion gréco-latine de la pléiade, par l'invasion italienne des pétrarchistes, par l'inva-

sion provinciale et non nationale de Montaigne, il lui donna, lui le premier, des lois et une constitution ; qu'il a réglementé, non-seulement notre poésie, mais encore notre prose, comme cette édition nouvelle le montrera plus que jamais ; qu'il a été un réformateur et un initiateur, et que, plus que personne, il a préparé le siècle de Louis XIV? A tous ces titres, sa place était marquée dans cette collection ; car, pour tout dire d'un mot, Malherbe, c'est un ancêtre !

U. MAYNARD.

21. **ŒUVRES** *spirituelles de saint* PIERRE D'ALCANTARA, *précédées du portrait historique du saint* par sainte THÉRESE, *traduites en français* par le P. Marcel Bouix, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-8° de XVI-448 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 6 fr.

22. **VIE** *de saint Pierre d'Alcantara, réformateur des frères-mineurs en Espagne et coopérateur de sainte Thérèse dans la réforme des carmélites*, par UN MEMBRE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS. — 1 volume in-12 de XXVIII-312 pages (1860), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 2 fr. 25 c.

Nous joignons ces deux ouvrages qui se complètent mutuellement, et qui se recommandent d'eux-mêmes au public chrétien. Ceux qui aimeront à lire les œuvres, si simples et si sublimes tout à la fois, de saint Pierre d'Alcantara, désireront naturellement prendre connaissance de la vie de ce grand homme. De même, on ne pourra point avoir sa vie sans sentir comme un besoin de posséder aussi ses œuvres.

Ainsi que le dit sainte Thérèse, qui eut des rapports tout particuliers avec lui, saint Pierre d'Alcantara a composé en langue castillane des livres sur l'oraison, et l'a fait d'une manière merveilleusement utile pour les personnes qui s'appliquent à ce saint exercice. Le pape Grégoire XV, en le mettant au rang des bienheureux, portait sur ses écrits le mémorable jugement qui suit : « Ce livre est une très-« brillante lumière, qui dirige les âmes vers le ciel ; la doctrine en est « céleste, et le Saint-Esprit lui-même l'a dictée. » Que pourrions-nous ajouter à des autorités si imposantes ? Elles disent tout à l'esprit et au cœur du catholique ; comme le fait remarquer le savant traducteur, il ne reste plus qu'à lire un livre qui doit faire tant de bien à l'âme (p. III), qu'à se pénétrer de la doctrine toute céleste qu'il contient. — On trouve dans les *Œuvres spirituelles* de saint Pierre d'Alcantara : 1° son portrait historique extrait de la *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même ;* 2° un traité de l'oraison et de la méditation, dans lequel le traducteur a intercalé les enseignements de sainte Thé-

rèse sur le même sujet, et où l'on sera heureux de rencontrer plus de pratique que de théorie, dans deux séries de méditations pour chaque jour de la semaine, ainsi que quelques avis pleins de sagesse sur l'exercice de l'oraison et de la méditation ; 3° un traité de la dévotion, où il s'agit de la nature de la dévotion, des moyens de l'acquérir, des obstacles qui en détournent, des remèdes contre les tentations qui fatiguent le plus communément les âmes vouées à l'oraison, et enfin des règles propres à guider dans ce saint exercice ; 4° une réponse à une consultation de sainte Thérèse, pour lui démontrer qu'elle était conduite par l'esprit de Dieu, et qu'ainsi ses craintes sur l'état de son âme et sur le caractère des grâces dont elle était comblée n'avaient aucun fondement : pièce capitale, qui pose avec une admirable précision les règles du discernement des esprits, de cette science mystique qui est comme l'œil de la vie spirituelle ; 5° une lettre à dom Alvaro de Mendoca, évêque d'Avila, pour le prier de prendre sous sa protection le monastère de Saint-Joseph, que sainte Thérèse se proposait de fonder dans cette ville : on y trouve un mémorable témoignage en faveur de la sainte carmélite. Enfin, le traducteur a cru devoir joindre aux *Œuvres spirituelles* l'admirable et touchante explication du *Pater* par sainte Thérèse, et la bulle de la canonisation du saint, texte latin avec traduction française. — Nous ne dirons rien du travail particulier du P. Bouix, sinon que sa traduction nous a semblé digne de l'original, et que ses éditeurs n'ont rien négligé pour en faire un livre de luxe.

Le P. Bouix renvoie à la savante vie publiée par les bollandistes ceux qui souhaiteraient connaître plus à fond tout ce qui regarde le grand serviteur de Dieu (p. IV), et un membre du tiers-ordre de Saint-François leur offre son travail sur le même sujet. Il s'est plu à faire ressortir la sainteté merveilleuse de son héros, l'importance de ses relations avec l'illustre réformatrice des carmélites et avec un grand nombre de personnages princiers et de têtes couronnées, ses prodigieuses austérités, son zèle tout apostolique, ses miracles vraiment étonnants, la vertu de ses exemples, l'efficacité de ses prédications, l'influence irrésistible qu'il exerçait sur tous ceux qui étaient en rapport avec lui, et le mérite tout particulier des quelques livres qu'il a laissés. — Cette vie, si éminemment intéressante par elle-même, est racontée dans tous ses détails avec une grande clarté et une simplicité parfaite. Ce n'est pas seulement une histoire, c'est une véritable *vie de saint*. Sous ce rapport, nous ne pouvons que féliciter l'auteur.

Il nous permettra toutefois de faire remarquer la longueur démesurée de sa préface, où nous ne voyons qu'une belle thèse en faveur de la sainteté chrétienne, une justification du don des miracles et des austérités héroïques contre lesquels se révoltent certains hommes, qui ne liront point cette préface. Ce livre est pour d'autres que pour eux, et il ne trouvera point de contradiction de la part des véritables catholiques, qui se feront un bonheur d'admirer cette vie si merveilleuse et si édifiante tout ensemble.

23. **LES JEUNES OUVRIERS**, par M. Maurice Le Prévost. — 1 volume in-12 de 212 pages (1862), chez C. Dillet (*Bibliothèque de l'ouvrier*); — prix : 1 fr. 25 c.

24. **CHRONIQUES** *du patronage*, par le même. — 1 volume in-12 de 228 pages (1862), chez C. Dillet (*Bibliothèque de l'ouvrier*); — prix : 1 fr. 25 c.

Il n'est guère possible d'imaginer une œuvre plus saintement utile, plus admirablement féconde, que celle du patronage des jeunes ouvriers. Retirer ces pauvres âmes, un jour par semaine, de l'atmosphère trop souvent impie, presque toujours indifférente, où elles sont contraintes de vivre; leur offrir tout à la fois le bienfait de l'instruction non-seulement religieuse mais professionnelle et jusqu'à un certain point littéraire; la facilité d'accomplir leurs devoirs de chrétiens dans ce qu'ils ont de plus nécessaire, de plus fortifiant et de plus doux; le bienfait de connaissances et de relations honnêtes; des délassements agréables qui retrempent l'esprit sans le débiliter, et réjouissent le cœur sans ouvrir la porte à ses instincts pervers; l'assurance de trouver à heure fixe une famille de vrais pères, remplis de dévouement, d'affection, d'expérience et de sagesse : qu'y a-t-il de plus évangélique dans la longue et si consolante nomenclature de nos institutions charitables? Et quand de pareils asiles s'appellent de l'aimable nom de *Nazareth*, qu'y a-t-il de plus maternel et de plus touchant? Aussi l'esprit de Dieu, qui a inspiré l'œuvre, s'y joue-t-il habituellement en prodiges de miséricorde et en miracles de vertu. — Témoin de ces belles choses en même temps qu'il en est depuis longtemps l'apôtre, M. Le Prévost a cru devoir en consigner dans ces *Chroniques* une faible partie, qui fait avidement désirer le reste. Les jeunes ouvriers seront animés au bien par le récit qui porte leur nom; ils y seront invinciblement sollicités par ces autres récits des *Chroniques du patronage*, qui sont d'un intérêt et d'une édification sans égale. Il y a là des traits dignes des plus beaux âges de l'Eglise;

plus, ils ont reproché comme une imperfection le vif désir que nous éprouvons ici-bas de posséder un jour dans le ciel, outre le Créateur, certaines créatures tendrement chéries; enfin, ils ont voulu faire croire que la perfection chrétienne, plus encore la vie religieuse, tarit dans le cœur de l'homme la source de la sensibilité, pour le laisser sec et froid à l'égard des parents ou des amis. Telles sont les erreurs que ce livre a pour objet de réfuter, en montrant, à la suite des Pères et des docteurs, que nous pouvons à juste titre nourrir la douce espérance de reconnaître et d'aimer encore après la mort ceux que nous avons connus et aimés durant cette vie. — Ce petit livre, écrit en forme de lettres et dans un style pur et correct, est intéressant, et peut offrir aux âmes pieuses et aimantes une source abondante de consolations.

34. **MARTHE BLONDEL**, ou l'*Ouvrière de fabrique*, *étude populaire*, par Mme Bourdon. — 1 volume in-12 de VIII-224 pages (1863), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix : 1 fr. 50 c.

Ce n'est pas seulement une nouvelle éminemment morale, comme Mme Bourdon sait les écrire, que nous avons ici : c'est une étude des mœurs populaires de l'une de nos villes manufacturières les plus importantes. Ce travail est d'autant plus méritoire qu'il avait à s'exercer sur un sujet bien ingrat. Le peuple de Lille a une physionomie triste et des moins pittoresques. Habitant, sous un ciel terne, un sol humide, vivant dans des caves ou dans des réduits où le soleil ne pénètre pas, il se distingue par une patience inerte; son langage, son costume, ses habitudes sont l'antipode de la grâce et de toute poésie. L'habitant de l'ancienne capitale de la Flandre repousse avec horreur le nom de *Flamand* et y attache une idée de mépris; il n'a cependant rien de français dans le caractère, ou plutôt il a pris les moins nobles qualités des deux nations. Nous ne parlons ici, bien entendu, que de la classe dans laquelle Mme Bourdon a pris ses acteurs et choisi son principal personnage. Elle a su combiner avec art le peu de ressources que lui offrait ce champ aride, et en a fait une peinture de mœurs d'autant plus intéressante qu'elle a créé un beau modèle, lequel n'a rien d'invraisemblable. Seulement, puisqu'elle a si bien su retracer la couleur locale, elle aurait dû l'étendre jusqu'au nom de son héroïne; nous croyons pouvoir affirmer qu'aucun nom n'est moins usité que celui de *Marthe* parmi les filles du peuple lillois. Le peu d'importance de cette observation prouve assez que nous n'en

avons pas de sérieuse à faire. Nous n'avons, au contraire, que des éloges à donner. Les ouvrages de Mme Bourdon se font toujours remarquer par leur haute portée morale. Celui-ci, quoique parlant peu de religion, n'est pas moins empreint de l'esprit chrétien, et ne se fera peut-être que mieux accepter de la classe de lecteurs à laquelle il est destiné.

35. **CONFÉRENCES** *sur l'oraison dominicale, et traduction du Traité de saint Cyprien sur le même sujet,* par M. l'abbé Th. Pierret, chanoine honoraire, docteur en théologie. — 1 volume in-12 de 336 pages (1863), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce volume renferme quinze conférences sur l'oraison dominicale; à leur suite on trouve le traité de saint Cyprien sur le même sujet, la paraphrase qu'en a donnée Savonarole, et le commentaire que l'on peut lire dans les *Méditations sur l'Evangile*, de Bossuet. Le tout est précédé d'un avant-propos qui fait connaître les circonstances au milieu desquelles Notre-Seigneur a daigné nous laisser cette formule divine de la prière, les variantes qu'elle a subies, son excellence, et l'usage que l'Eglise en a fait de tout temps dans sa liturgie.

Naturellement, l'auteur s'est approprié ce qu'il a trouvé de plus remarquable dans les ouvrages qui ont traité ce point intéressant de la doctrine chrétienne, et l'on peut à juste titre regarder les discours qu'il a composés avec d'aussi précieux matériaux comme un des commentaires les plus complets sur la plus sainte, la plus recommandée, mais non la mieux comprise de toutes les formules de prières.

Quoiqu'il ait publié son travail sous la forme de sermons, M. l'abbé Pierret aurait pu resserrer davantage sa pensée. Les répétitions de la même idée peuvent convenir à un auditoire ordinaire, où il faut que le prédicateur fasse la part des gens distraits ou peu intelligents; mais elles fatiguent le lecteur. C'est, du reste, notre seul reproche; car on trouve dans ces conférences de l'ordre, de la science et de la piété. Nous les recommandons volontiers pour l'utilité que tous, prédicateurs et fidèles, peuvent en retirer.

A. Marchal.

36. **NOUVEAU COURS** *d'histoire universelle, à l'usage des pensionnats, des séminaires et autres maisons d'éducation,* par M. J. Chantrel. — 6 volumes in-12 de 400 à 500 pages chacun (1860-1863), chez Putois-Cretté; — prix : 13 fr. 50 c.

C'est assumer une grave responsabilité que de se faire, par les livres, par un cours d'histoire surtout, le pédagogue des jeunes gens.

On sait jusqu'à quel point et combien profondément *déteignent* sur l'âme de l'enfant les principes bons ou mauvais du maître : en ceci, nous ne pouvons croire à une possibilité de résultats médiocres. Qui dira de quel poids et de quelle autorité jouissent à jamais dans la vie les premières appréciations des faits, les premiers jugements portés sur les hommes et sur les choses? Or, ces premières appréciations, ces premiers jugements, c'est surtout le cours d'histoire élémentaire qui les inspire et les inocule en quelque sorte. Viennent désormais les agitations de la vie, les secousses des révolutions, les distractions violentes des faits contemporains, l'homme mûr, le vieillard retrouvera dans son âme, respectées et vivaces, les idées primitives, les premières impressions, les traces profondes des livres de son enfance : c'est presque l'impérissable parfum dont le vase a été une première fois imbu.

M. Chantrel, qui n'est pas moins chrétien dans ses livres que dans les luttes de sa polémique, a donc noblement servi la grande cause de l'éducation en publiant son *nouveau Cours d'histoire universelle.* Nous sommes, pourrait-on dire, au siècle des cours élémentaires, et leur nombre, qui va chaque jour s'augmentant, jette dans de cruelles perplexités les maîtres et les pères de famille chrétiens qui ont leur choix à faire. Nous permettra-t-on de signaler entre tous celui qui nous occupe, et de réclamer pour lui, sinon une préférence absolue, du moins une flatteuse et toute spéciale distinction?

M. Chantrel a longtemps enseigné l'histoire : il a donc l'expérience et la pratique. Ses études variées, son érudition, ses aptitudes prodigieuses et diverses ne sont aujourd'hui un secret pour personne. Enfin, ses volumes ont successivement été mis à l'épreuve : le sixième et dernier, qu'on attendait avec impatience, vient de paraître, il ne fera pas disparate avec ses aînés.

L'histoire n'est pour M. Chantrel que l'étude du gouvernement de la Providence; il n'y voit que trois dates : la Création, la Chute, la Rédemption : la chute de l'homme et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ en sont les deux grands versants. L'histoire ancienne est une préparation évangélique, l'histoire moderne est la conséquence de la venue du Messie. Ce n'est plus ici cette fastueuse *philosophie de l'histoire* dont on a tant abusé de nos jours; c'est celle qui a inspiré saint Augustin et Bossuet, celle qui est si énergiquement établie et résumée par ces deux mots de la liturgie catholique : *Propter magnam gloriam tuam*, — *propter nostram salutem;* que, pour le dire en passant, M. Chantrel attribue à tort, et deux fois, au symbole

de Nicée, attendu que l'un seulement est du symbole et l'autre du *Gloria*. Voilà pour l'esprit de l'ouvrage : en voici le plan et la forme.

Se contentant d'indiquer les deux grandes vues de l'histoire universelle, — préparation quarante fois séculaire du grand événement qui domine tous les autres, action exercée sur le monde par son accomplissement, — M. Chantrel suit pour le reste les divisions généralement adoptées dans l'enseignement : histoire ancienne, histoire du moyen âge, histoire moderne. L'histoire ancienne a quatre divisions principales : Les temps primitifs, les premiers empires, la Grèce (t. I), et Rome (t. II). Rome croule sous les coups des Barbares, un monde nouveau commence, c'est l'histoire du moyen âge : un premier volume nous conduit jusqu'à la mort de Charlemagne (t. III), un second jusqu'à celle de Boniface VIII (t. IV). L'histoire moderne date de la prise de Constantinople; la première partie s'arrête à la mort de Charles-Quint (t. V), la seconde à l'époque contemporaine (t. VI). — L'éditeur joint ces mots solennels à toutes ses annonces : *Ouvrage entièrement terminé :* M. Chantrel aurait-il renoncé à publier, comme compléments de son Cours, les indispensables volumes consacrés à l'*Histoire sainte* et à l'*Histoire de l'Eglise?* Ne nous dira-t-il rien non plus de spécial sur la littérature, les sciences et les arts des grandes époques historiques? En dépit du discrédit qui s'attache aux ouvrages élémentaires trop volumineux, nous le regretterions.

M. Chantrel, sachant avec quelle parcimonie on mesure le temps à l'étude de l'histoire dans les maisons d'éducation, n'a pas voulu que son Cours fût trop long. Il n'a pas voulu non plus qu'il fût trop abrégé; car rien n'inspire à l'enfant le dégoût et à la fois l'épouvante, comme cette bizarre mosaïque de chiffres et de majuscules, cette interminable série de dates et de noms propres dont les pages de certains classiques sont émaillées. — Il n'y a pas ici de discussions, ni de longs raisonnements : on combat au passage les préjugés et les erreurs, et généralement quelques paroles dignes et brèves ont raison du persiflage de la philosophie. L'auteur n'a pas un instant perdu de vue que l'ordre, la clarté et la simplicité sont des qualités essentielles dans un ouvrage didactique : il n'a pas oublié non plus que c'est par les détails que l'on intéresse, et, malgré le peu d'étendue du cadre dans lequel il a dû se renfermer, il en a donné de suffisants sur les faits et les personnages les plus considérables. Il n'a pas eu peur du

surnaturel, tout au contraire; il l'a montré partout, et surtout dans ses récits.

Nous le louons avec effusion de s'être appliqué à mettre enfin à leur vraie place les vertus païennes, les héros païens, qui ont été si aveuglément, et, parfois, disons-le, si désastreusement vantés par les auteurs chrétiens : on sait aujourd'hui où nous a conduits l'admiration des *vertus antiques* et du patriotisme grec et romain. D'autres spectacles étaient nécessaires à notre temps surtout. Ces spectacles, le moyen âge les a fournis surabondamment, car nulle période historique n'est plus riche en grands types chrétiens. Il faut voir avec quel bonheur l'auteur rend à cette époque maltraitée son importance et sa grandeur, avec quelle évidence il fait ressortir le côté poétique et noble de la vie féodale, et par-dessus tout les glorieux efforts de la papauté en faveur de la civilisation chrétienne, de la liberté des peuples et de l'affranchissement des âmes.

Malgré la hauteur habituelle de ses vues, M. Chantrel est toujours fidèle à s'abstenir de considérations philosophiques; il a travaillé pour de jeunes intelligences, nous ne croyons pas qu'il l'ait jamais oublié; son style, constamment simple et pur, n'a rien qui le mette au-dessus de la portée des enfants eux-mêmes.

Des tables spéciales indiquent la concordance entre les matières traitées dans l'ouvrage et les programmes officiels. J.-J. JEANMAIRE.

**37. DÉLASSEMENTS DRAMATIQUES** *de l'enfance*, par M. MOREAU, professeur de rhétorique au petit séminaire de Montlieu. — 1 volume in-12 de 382 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Cinq petites pièces composent ce recueil : d'abord le *Retour du croisé*, drame dont le sujet est émouvant, particulièrement une belle scène (p. 21 et suivantes) entre un chevalier qui, au retour de la terre sainte, ne retrouve plus chez lui que des ruines, et son fils échappé seul au carnage de sa famille, et qu'il ne reconnaît pas. Quoique élevé parmi des criminels et ignorant son origine, cet enfant a les plus nobles instincts et des principes qui en font le modèle de tout jeune homme chrétien. Le reste de la pièce est assez faible. L'entrevue du meurtrier avec celui qu'il a privé de sa femme et de ses enfants aurait dû être autrement dramatique; quand le criminel, pressé par le remords, s'avoue coupable, c'est en se traînant à genoux et le front dans la poussière qu'il devrait crier grâce, et non en tendant sa main

souillée à celui qu'il a si horriblement offensé. C'était à celui-ci, héroïque chrétien, à lui offrir la sienne en signe de pardon, mais non point sans de violents combats.

La *Maison des champs* est une bluette assez plaisante qui amusera ; c'est tout ce qu'il faut lui demander, car sa moralité laisse beaucoup à désirer. M. Dorfeuil, père de famille, veut acheter une maison de campagne, qu'un joueur ruiné est forcé de vendre pour payer ses dettes ; mais l'amateur a pour concurrent « un mylord *anglais* « (p. 89) » disposé à mettre l'enchère sur la propriété qu'il convoite également. Dans le but d'éloigner ce concurrent importun, M. Dorfeuil et le notaire s'entendent pour déprécier cette propriété, à laquelle ils prêtent toutes sortes d'inconvénients. A les entendre, elle est exposée aux ouragans, aux inondations, et, ce qui est pis encore, à des visites de revenants, etc. Ces allégations, loin de repousser mylord, qui a le spleen et recherche les émotions violentes, sont, au contraire, ce qui le charme et lui fait doubler, tripler la mise à prix et au delà, de sorte qu'il n'y a pas moyen de lutter contre une volonté aussi tenace, quand survient le vendeur, lequel, n'étant pas au courant du complot, soutient énergiquement qu'on a calomnié sa maison, la plus paisible retraite du monde, où l'on dort parfaitement tranquille. L'Anglais, dont ce n'était pas le compte, bat alors en retraite ; et ses antagonistes, dont le caractère est si peu digne d'un père de famille et d'un fonctionnaire public, demeurent maîtres du champ de bataille.

L'*Héritage de l'oncle Branchet* serait irréprochable si l'on n'y rencontrait certaines locutions qu'on est étonné de trouver sous la plume d'un professeur de rhétorique ; celle-ci, par exemple : « C'est « ici que reste monsieur (pp. 171-175) ? » L'intrigue est bien conduite, mais le tout est assez trivial, et plus propre à réussir dans un patronage que sur le théâtre d'une institution distinguée. —L'*Orange* donne plus que son titre ne semble promettre : ce n'est point une banalité. — *Louis XI à Péronne* est imité de *Quentin Durward* de Walter Scott. — En général, le style de ce recueil pourrait être plus soigné ; mais la critique se trouve désarmée en considérant qu'il n'a d'autre prétention que de fournir aux *délassements de l'enfance*.

J. MAILLOT.

38. **DICTIONNAIRE INFERNAL**, *Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux esprits, aux démons, aux sorciers, au commerce de l'enfer, aux divinations, aux maléfices, à la cabale*

*et aux autres sciences occultes, aux prodiges, aux impostures, aux superstitions diverses et aux pronostics, aux faits actuels du spiritisme, et généralement à toutes les fausses croyances merveilleuses, surprenantes, mystérieuses et surnaturelles*, par M. J. Collin de Plancy; — *6e édition, augmentée de* 800 *articles nouveaux et illustrée de* 550 *gravures, parmi lesquelles les portraits de* 72 *démons, dessinés* par M. L. Breton, *d'après les documents formels.* — 1 volume grand in-8° de 724 pages à 2 colonnes (1863), chez Henri Plon; — prix : 12 fr.

Voilà, certes, un titre qui sent le soufre et qui ne semble rien promettre de bien consolant! Allons-nous voir enseigner ici la magie noire, dévoiler les formules d'invocation et d'évocation diabolique, révéler les secrets des sortiléges? Assisterons-nous aux scènes terrifiantes ou comiques des sorcières et des esprits frappeurs? Entendrons-nous les hurlements du sabbat, les cris des licornes fatidiques, les sifflements des dragons? Que le lecteur chrétien se rassure : quoique ce vaste répertoire soit rempli d'enchanteurs, de devins, de fées, de coquins, de magnétiseurs et de spirites, on peut le parcourir en pleine sécurité; il a été composé par un auteur très-nettement catholique, et il porte, en outre, l'approbation d'un vénérable évêque. — En vérité, il ne fallait rien moins pour empêcher la main de trembler en ouvrant cette encyclopédie infernale, en descendant au fond de ces horribles mystères de l'esprit de mensonge. Mais, l'écrivain, doué d'un tact délicat et d'une prudence toute chrétienne, fait la juste part de la vérité et de l'erreur. Il présente d'abord ce que l'Eglise enseigne sur les anges de ténèbres; puis il expose ce que la tradition nous apprend, ce que l'histoire a recueilli, ce que la science conjecture au sujet des apparitions surnaturelles et des phénomènes merveilleux. A côté des voies sûres s'étendent les innombrables labyrinthes des préjugés et des imaginations populaires. L'érudit et sagace auteur a tiré des gothiques manuscrits, des lourds in-folio et des mémoires particuliers une masse vraiment prodigieuse de documents pleins d'intérêt. Ils nous font voir combien se sont multipliées les formes de la sottise humaine; et, en même temps, avec quelle infatigable énergie l'Eglise s'est toujours opposée aux folles terreurs et aux dangereuses pratiques. Depuis les criminelles observances des manichéens jusqu'aux médiums et aux tables tournantes, la religion a eu bien de coupables superstitions à combattre, bien de fatales hallucinations à guérir : magiciens, astrologues, sorciers, bohémiens, tireuses de cartes, chiromanciens, magnétiseurs, nécromanciens, que d'aventuriers ou de scélérats, ayant une fâcheuse influence sur la raison publique, elle a dû signaler, attaquer, ruiner. Hélas! ce n'est

pas seulement dans les sociétés païennes que les manœuvres souterraines et ténébreuses ont eu un honteux crédit. Combien le siècle dernier et le siècle présent n'ont-ils pas été le jouet de gens qui se prétendent en communication avec l'empire des enfers! M. Collin de Plancy, qui connaît à merveille tous les méandres du monde de Satan, a relevé avec esprit les faits les plus condamnables ou les plus extravagants. Il a aussi étudié le rôle de l'imagination, dont la philosophie chrétienne a si soigneusement analysé les effets. Ces fées, ces lutins, ces follets, ces joyeux esprits de la nuit ou ces sinistres lémures, ces féroces vampires et ces sanglants fantômes, fruits des songes légers ou des lugubres cauchemars, sont désormais fixés par une plume délicate et par un spirituel burin. Rien n'a été oublié, ni les plus vaporeuses visions de la froide Norvége, ni les rêves les plus fantastiques de la brûlante Arabie; mais, tout n'est pas chimère et mirage dans ce royaume de l'impalpable. Avec une rare élévation morale, avec une sagesse religieuse, M. Collin de Plancy fait toucher du doigt, dans plus d'une triste légende, et la mauvaise foi, et les perfides intentions, et les détestables pratiques. Ce n'est pas pourtant qu'il ne sache rire au besoin : il y a, dans son livre, un monde d'anecdotes fort divertissantes et de traits ingénieusement gais. Cela repose un peu l'esprit effrayé de la méchanceté, de la faiblesse et de la bêtise humaines.

Au reste, il est bon de le savoir, le *Dictionnaire infernal* n'a pas toujours été également sûr, également autorisé. Dans les deux premières éditions, parues en 1818 et en 1825, l'auteur, en essayant de discréditer l'imposture, s'était, comme il le confesse lui-même, laissé éblouir par les fausses lueurs d'une philosophie orgueilleuse et superficielle. Mais, depuis plus de vingt ans qu'il a eu l'insigne bonheur de revenir à la véritable lumière (Voir p. 97 de notre t. I), il n'a cessé de soutenir, selon ses forces, par une suite non interrompue d'efforts et de travaux, la saine doctrine de l'Eglise, reprenant ses anciens ouvrages, les corrigeant, se blâmant souvent lui-même avec une noble humilité et une franchise sans réserve. Il a donc entièrement refondu son *Dictionnaire infernal*, comme il a fait pour les autres écrits de la première période de sa vie, « en reconnaissant que les superstitions, les folles croyances, les sciences et les pratiques occultes, insurrections plus ou moins tacites contre la religion, ne sont venues que des déserteurs de la foi, ou par l'hérésie, ou par le schisme, ou par des voies moins déterminées (p. VII). » Cette sincère soumission lui a porté bonheur; ajoutant

à ses anciens labeurs quarante années de nouvelles et persévérantes études, il a pu faire une œuvre solide, sérieuse, digne de l'attention publique.

Nous devons, cependant, présenter une observation à l'honorable auteur, et lui demander une rectification pour sa septième édition, qui ne saurait manquer d'être prochaine. C'est au sujet de Malebranche. « On dit, lisons-nous dans le *Dictionnaire infernal* (p. 437, « article *Malebranche*), qu'en un certain temps il n'osait pas se mou- « cher, parce qu'il était persuadé qu'il lui pendait un gigot de mou- « ton au bout du nez. On ne le guérit de cette hallucination qu'en « faisant semblant de couper le gigot avec un rasoir : c'est du moins « ce qui a été raconté. » Cette singulière accusation devrait être mieux caractérisée. Quant à nous, nous avons lieu de croire qu'elle vient de ce pauvre abbé Faydit, adversaire acharné de Malebranche comme de Fénelon, et emprisonné à Saint-Lazare par ordonnance de Louis XIV. — Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, nous n'avons, d'ailleurs, qu'à reconnaître le mérite des immenses recherches exigées par un tel ouvrage. On y a joint de nombreuses vignettes qui, le plus souvent, sont de piquantes caricatures des chimères enfantées par l'esprit en délire. Jadis, on aimait à donner aux enfants des contes de fées, charmant écho de l'antique mythologie celtique; malheureusement, ces fables étaient parfois capables de troubler la raison naissante de l'enfant, et de peupler sa frêle imagination d'idées incohérentes et malsaines, d'autant plus que tous ces récits ne se distinguaient pas par une haute moralité. M. Collin de Plancy a un point de vue supérieur : en recueillant, à travers tous les âges et tous les pays, les figures qui bouleversent l'imagination populaire et les faits que se sont légués les générations, il prémunit l'esprit contre les fausses idées et les vaines croyances, et il trace, en quelque sorte, l'histoire morale de tout un côté de l'âme humaine. Par là même, il raffermit les esprits peureux et superstitieux, — toujours plus nombreux qu'on ne le suppose généralement, — contre tout ce qui n'est pas le mal, et il leur apprend à ne redouter que les seuls jugements de Dieu. A tous égards, cet ouvrage mérite donc de fixer la sérieuse attention de nos lecteurs : ils y trouveront profit et amusement.

E.-A. Blampignon.

**39. L'ENFANT** *de la Providence*, par M. A. Devoille. — 1 volume in-12 de 374 pages (1862), chez J. Vermot; — prix 2 fr.

Bien que le personnage principal de ce livre offre un de ces types

dont on a usé et abusé, — un petit ramoneur gagnant péniblement sa vie et travaillant pour sa famille, — l'auteur a su y mettre un intérêt qui se soutient et va croissant. Les terribles scènes de la révolution française auxquelles le héros se trouve mêlé, et qui lui offrent l'occasion de pratiquer plusieurs actes de dévouement, est une mine féconde de situations dramatiques, où l'on trouvera encore de quoi défrayer plus d'un roman et plus d'un drame plein d'émotions. — Malgré son honnête nature et son éducation solidement chrétienne, le petit Savoyard est sur le point de se laisser entraîner par le mauvais exemple, quand une rencontre providentielle le ramène et le fixe dans la bonne voie. Hélas ! tous ses compatriotes n'ont pas le même bonheur. En regard du Savoyard honnête et pieux qui, par le travail et les privations, se fraye un chemin honorable dans le monde, l'auteur nous montre la dégradation de ceux qui, partis du même point, mais livrés à eux-mêmes et à des influences pernicieuses, tombent dans le vice et font la plus déplorable fin. — Tout est chrétien, moral, édifiant, tout enfin est une excellente leçon d'un bout à l'autre de ce livre, qui n'en est pas moins amusant pour cela, et qui, malgré un peu de prolixité dans les détails et la vulgarité apparente du sujet, intéresse assez pour qu'on ne soit pas tenté d'en omettre une seule ligne.

**40. ÉTUDES** *sur la Russie et le nord de l'Europe. — Récits et souvenirs*, par M. Léouzon Leduc. — 1 volume in-12 de 472 pages (sans millésime), chez Amyot; — prix : 3 fr. 50 c.

Bien jeune encore, M. Léouzon Leduc avait voyagé dans diverses contrées du Nord, dont il étudia l'histoire et les langues. De là plusieurs publications qui furent ses débuts dans les lettres, et attirèrent sur lui une spéciale notoriété. Aussi, en 1848, reçut-il la mission d'aller chercher en Finlande le porphyre destiné au tombeau de Napoléon dans l'église des Invalides. Ce volume est à la fois le récit et le fruit littéraire de ce voyage. Naturellement, il débute par quelques pièces traduites des poëtes du Nord, dans lesquelles la mémoire de l'empereur prend une grandeur épique et légendaire. Viennent ensuite des pages d'une tout autre nature sur le recrutement de l'armée russe, une nouvelle dont l'héroïne est l'esclave moscovite, et enfin des légendes finlandaises, pièces de poésie et de mœurs. — Mais la partie la plus curieuse et la plus intéressante du volume, c'est la description ou l'inventaire des manuscrits français conservés à la bibliothèque impériale de

de sa fille et le mettre entre ses mains avec une entière sécurité, à ce moment surtout où l'ignorance, qui est la sauve garde de l'innocence du premier âge, ne peut plus avoir sa raison d'être; car, comme le dit si bien l'auteur, s'il est désirable que l'enfant reste longtemps dans cette ignorance, on ne peut nier qu'à un moment donné de la vie la nature ne tende à se révéler elle-même; or, dans ce cas, est-il expédient d'abandonner une jeune personne à ses agitations intérieures, à ses pressentiments, à cette curiosité qui épie et qui questionne en secret? Ne vaut-il pas mieux qu'elle trouve peu à peu une solution dans une lecture qui, loin de lui offrir du danger, empêchera sa pensée de prendre seulement le mauvais côté de la question (p. VII)? Une mère chrétienne n'abandonnera donc point au monde le soin d'ouvrir les yeux de son enfant; elle entreprendra prudemment elle-même cette tâche; et, pour cette œuvre importante, elle aura un puissant auxiliaire dans cette vie de la sainte Vierge et dans les sages réflexions qui accompagnent chaque fait historique. — Nous recommandons aux femmes chrétiennes la lecture de ce livre; il saura, du reste, captiver vivement leur attention tout en édifiant leur piété.

## VARIÉTÉS.

### LE PLUS GRAND LIVRE CONNU.

Un exemplaire du plus grand livre qui ait été jamais imprimé se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne; il est intitulé : *Panthéon des héros de l'Angleterre*. Chaque page a 4 toises de haut sur 2 toises de large. Les caractères ont 6 pouces de haut. Le livre a été imprimé à Londres, par une presse à vapeur; au lieu d'encre noire d'imprimerie, on s'est servi d'un vernis d'or. On n'en a tiré que cent exemplaires, pour les principales bibliothèques.

## REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 janvier au 20 février 1863.

### JOURNAUX.

*Constitutionnel.*

**21 janvier, 8 février.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **26 janvier, 2 février.** SAINTE-BEUVE : Femmes célèbres du XVIII^e siècle. La comtesse de Boufflers, suite. — **23 janvier, 4, 11, 18 février.** Henri DE PARVILLE : Académie

des sciences, séances des 26 janvier, 2, 9, 16 février. — **31 janvier.** Jacques VALSERRE : Revue agricole de la semaine. — **4 février.** Ch. BERNARD-DEROSNE : Revue bibliographique. — **5.** Docteur Bertrand DE SAINT-GERMAIN : *Ontologie naturelle*, par M. P. Flourens. — **10, 16.** SAINTE-BEUVE : *Histoire de la restauration*, par M. Louis de Viel-Castel. — **17.** Louis ENAULT : *Placide de Javerny*, par Mme E. du Mérac; — *le Bouquet de cerises*, par M. Francis Wey. — **20.** Ch. BERNARD-DEROSNE : *Dictionnaire de la langue française*, par M. Littré.

*France.*

**21 janvier.** Stéphane DE ROUVILLE : *Paris, Rome et Jérusalem*, par M. J. Salvador; — *Avenir religieux des sociétés modernes*, par M. Renan. — **23.** Ed. HÉBERT : Travaux récents sur la géologie des Alpes. — **24.** GUYHO : *Traité pratique de la cour d'assise*, par M. Nouguier. — **25 janvier, 10, 15 février.** Louis FIGUIER : Sciences. — **27 janvier.** E. CARO : M. de Lamennais d'après sa correspondance. — **29 janvier, 20 février.** Baron DE BAZANCOURT : Guerre d'Amérique. Récit des opérations militaires. — **1er février.** Louis FIGUIER : Bibliographie scientifique. — **2.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : le Bel au bois dormant (1791-1814). — **3.** E. CARO : Ouvrages divers, poésie, histoire, romans. — **4.** A. HUREL : *la Suède au* XIX*e siècle*, par M. Jules Defontaine. — **10, 16.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : Versailles. Le Merle blanc. — **17.** Charles AUBERTIN : *Histoire de la révolution de* 1848, par M. Garnier-Pagès. — **18.** E. CARO : un nouveau Juge du XVIIIe siècle. *Histoire de la littérature française*, par M. D. Nisard. — **19.** Stéphane DE ROUVILLE : Bibliographie.

*Gazette de France.*

**21, 28 janvier, 4, 18 février.** J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — **25 janvier.** A. DE PONTMARTIN : *Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens, publiées* par M. l'abbé Perreyve. — **27.** Jules D'ANSELME : Lettres d'un zouave pontifical à M. Renan, suite. — **30.** LE FORESTIER : *un Pape au moyen âge. Urbain II*, par M. le vicomte Arthur de Brimont. — **1er février.** A. DE PONTMARTIN : les Nouveaux venus. M. Charles Monselet. — **8.** A. DE PONTMARTIN : M. Alfred Assolant. — **15.** A. DE PONTMARTIN : le Blanc et le rouge.

*Journal des débats.*

**22, 23 janvier.** H. TAINE : les Poëtes anglais de la renaissance. — **24.** E.-J. DELECLUZE : Horace Vernet. — **25.** Philarète CHASLES : *Beccaria et le droit pénal*, par César Cantù, 4e article. — **29 janvier, 5 février.** Jules JANIN : *Collection de feu le colonel de la Combe.* Horace Vernet. Charlet. — **3 février.** Louis RATISBONNE : *Histoire de Sibylle*, par M. Octave Feuillet. — **4.** CUVILLIER-FLEURY : *Mme de Maintenon et sa famille*, par M. Honoré Bonhomme, suite. — **17.** Edmond DE GUERLE : Maurice et Eugénie de Guérin. — **17.** J. ASSÉZAT : *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann, traduits* par M. J.-N. Charles. — **19.** Emile DESCHANEL : *le Maréchal de Richelieu et Mme de Saint-Vincent*, par M. Mary-Lafon.

*Journal des villes et campagnes.*

**4 février.** Louis MOLAND : *Histoire de Sibylle*, par M. Octave Feuillet. — **10, 18.** Et. RÉCAMIER : *de l'Accord de la religion et de la liberté*, par Mgr Cruice, évêque de Marseille. — **18.** Léopold GIRAUD : Bibliographie scientifique. — **20.** CHAMPEAUX : Jurisprudence. Enseignement, écoles libres, inspection. — L'abbé Henri PERREYVE : la Musique sacrée à l'église Saint-Sulpice.

*Moniteur universel.*

**22, 28 janvier, 4, 11, 18 février.** Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **23 janvier.** Théophile GAUTIER : Horace Vernet. — **26.** Ch. FRIÈS : Notre-Dame de Paris, suite. — **27 janvier, 3, 17 février.** TURGAN : Académie des sciences, séances des 26 janvier, 2, 16 février. — **29 janvier.** Oscar DE VALLÉE : *Méditations religieuses*, par M. Casimir Wolowski. — Comte L. Clément DE RIS : les Mays de Notre-Dame (de Paris). — **31.** Emile MONTÉGUT : *l'Amour et Psyché, gravures à l'eau forte*, par M. Lorenz Frœlich. — **6 février.** J. DUMAS : *Relation des expériences entreprises par ordre de S. Exc. M. le ministre des travaux publics, pour déterminer les lois et les données physiques nécessaires au calcul des machines à feu*, par M. Regnault. — **7.** Comité des Sociétés savantes. *Machines à calculer et à composer*, de M. Wiberg. — **9.** NISARD : *General sir Robert Wilson's Russian Journal, Récit-journal de l'invasion française en Russie en* 1812, 2e article. — **16.** HOTE : Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, négociateur et signataire du traité de 1787 entre la France et la Cochinchine. — **17.** Emile MONTÉGUT : *la Femme au* XVIII*e siècle*, par MM. Edmond et Jules de Goncourt.

*Opinion nationale.*

**24 janvier, 4 février.** Lettre de M. Flaubert à M. Frœhner et réponse (au sujet de *Salammbô*). — **25 janvier.** J. LABBÉ : *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*; — *Rénovation religieuse*, par M. Patrice Larroque. — **1er, 19 février.** Victor MEUNIER : Sciences. — **9.** Antony MÉRAY : *les Lois de Dieu et l'esprit moderne*, par M. Charles Richard. — **16.** Edmond RENAUDIN : *Annales archéologiques*, par M. Didron aîné, 1844-1862. — **18.** Jules LEVALLOIS : *les grands Ecrivains de la France.* — **20.** Francisque

« hommes pervers, qui ont intérêt à tromper le peuple en flattant « ses passions, ses instincts mauvais... (p. 61). » — Appuyé sur la religion et sur la morale, ce modeste travail peut faire beaucoup de bien. C'est l'œuvre d'un médecin chrétien, savant, éclairé, dévoué ; il mérite l'attention du prêtre, de l'instituteur, de l'homme du monde qui s'intéresse aux populations agricoles : tous le liront avec goût et le répandront avec fruit.

63. DE L'ANTECHRIST. *Recherches et considérations sur sa personne, son règne, l'époque de son arrivée et les annonces qu'en font les événements actuels,* par M. G. ROUGEYRON. — 1 volume in-12 de VI-320 pages (1861), chez V. Sarlit ; — prix : 1 fr. 50 c.

Aux époques tourmentées, tous, — et les bons esprits plus que les autres, — tournent des yeux inquiets vers l'avenir. La paix semble régner, mais elle n'est qu'à la surface ; qu'apportera la tempête qui gronde dans le lointain ? Le ciel paraît calme, mais il est sombre ; quelle lumière projettera l'éclair qui va déchirer la nue ? Certes, on rêverait à moins de la fin du monde. Or, entre les grands spectacles que nous réserve le dernier âge, un surtout nous est annoncé par les saints livres en termes nets et précis : c'est celui de l'empire universel de l'antechrist, de cet homme dont la puissance et la perversité, éclatant à la fois à un degré inoui sur tous les points du monde, feront pâlir les monstres couronnés les plus odieux de l'histoire. Déjà ce prince des fléaux de Dieu a exercé et fatigué la perspicacité de milliers d'exégètes ; M. l'abbé Rougeyron croit néanmoins le temps venu d'apporter à la solution de cet obscur et redoutable problème de l'avenir sa part de lumière. Il a beaucoup lu, beaucoup médité, beaucoup comparé, et nous avons aujourd'hui le résultat de ses études. Hâtons-nous de dire qu'elles n'ont d'autre base que l'Ecriture et la tradition, que son commentaire des textes sacrés, aussi bien que ses vues sur les faits religieux et politiques dont il étaye sa thèse, cherchent constamment à se renfermer dans les limites de l'orthodoxie la plus stricte. Son travail a trois parties.

La première traite de la personne de l'antechrist et des événements de son règne. Fruit impur d'une union illégitime, il aura du sang turc et du sang juif dans les veines ; car il ne semble pas qu'il faille tenir compte de l'opinion de certains docteurs portés à croire que l'antechrist ne serait rien de plus qu'une suprême et terrible hérésie. Il viendra, du moins par ses ancêtres, connus ou inconnus, peu im-

porte, des régions les plus orientales de l'Arabie, montera sur le trône du sultan, et de là s'élancera à la conquête du monde. Le nom de l'antechrist renfermera exactement le chiffre fatidique du chapitre XIII de l'Apocalypse. Ce nom ne sera ni grec, ni latin, ni hébreu, mais un nom moderne, escorté de qualifications fastueuses, dont les lettres, successivement indiquées et déterminées comme dans certaines dépêches des agents diplomatiques, composeront le nombre total de six cent soixante-six (p. 316). L'actif concours de l'esprit de ténèbres, le fanatisme musulman, les richesses des Juifs, l'audace impie des incrédules, la connivence des révolutionnaires, tout conspirera à faire tout à coup à l'homme de péché un pouvoir exorbitant. Son infernal génie sera, du reste, à la hauteur de ses destins. Sa science dépassera démesurément tout ce que le monde aura connu jusque-là, et sa force de séduction sera telle que les élus eux-mêmes,— *si fieri potest,*— seront ébranlés. Ses prestiges éblouiront comme d'incontestables miracles. Pourrait-il en être autrement? Satan cherchera, par une sacrilége parodie de l'incarnation du Christ, à se faire, dans la personne de l'antechrist, une sorte d'union hypostatique avec la nature humaine. Dès lors, l'antechrist se dira l'envoyé de Dieu, Dieu lui-même, le véritable Messie, et, grâce aux jongleries prodigieuses que lui inspirera l'ange tombé dont il sera comme l'incarnation, il entraînera presque tous les hommes. Ses vices, loin d'entraver sa formidable mission, seront pour lui des aptitudes; son orgueil, sa haine, son despotisme et sa luxure, dont il voilera les côtés trop odieux, feront de lui une exécrable spécialité dans la famille des monstres. Comment s'étonner, encore une fois, de l'incroyable fascination qu'il exercera? « Et la bête reçut l'empire universel durant quarante-deux mois, et la « puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute « langue, sur toute nation (*Apocal.*, XIII, 5 et suiv.). » Un grand docteur, un apostat, sera son précurseur et comme son pionnier. Général en chef de ses armées, il envahira les Etats de l'Eglise, occupera le siége apostolique, tuera le pape et versera à flots le sang des fidèles, des évêques surtout et des prêtres. Il brisera les tabernacles du Dieu vivant et leur substituera les statues de l'antechrist, faites de l'or et de l'argent des vases sacrés, et, du haut des autels, ces statues, tout à coup animées, rendront des oracles. Ce sera le moment du triomphe général; plus de luttes, plus même de protestations; et pendant que l'Eglise, qui a d'immortelles promesses, renouvellera dans les catacombes, dans de mystérieuses retraites, au sein de cavernes ou de fo-

rêts ignorées, les merveilles des premiers âges, la terreur planera sur le monde muet. Ce socialisme dont les menaces épouvantent aujourd'hui la société comme un tonnerre encore lointain, aura enfin son jour. Son jour, disons-nous, car après le terme rigoureux de trois ans et demi, — les quarante-deux mois de saint Jean, — Enoch et Elie, que Dieu appellera de cette espèce de paradis terrestre, connu de lui et de ses anges, où il se les est réservés pour les luttes suprêmes, apparaîtront soudain comme des libérateurs triomphants. Leur merveilleuse histoire est racontée en détail au chapitre XI de l'*Apocalypse;* c'est là que M. l'abbé Rougeyron croit pouvoir la prendre tout entière. Heureux d'abord et infatigables apôtres, puis vaincus et martyrisés dans la grande ville, peut-être Jérusalem, peut-être Rome, peut-être Paris, où leur cadavre, conspué et sanglant, demeurera trois jours ou trois semaines livré à la risée publique, ils ressusciteront sous les yeux épouvantés de l'antechrist, qui vient d'inviter les peuples à assister à la solennelle proclamation de sa divinité. Le réveil des deux prophètes sera promptement suivi de leur glorieuse ascension. L'antechrist stupéfait frémira de dépit et de rage ; il en appellera à Satan, et, nouveau Simon le Magicien, s'élancera dans les airs à la poursuite de ses vainqueurs. La foule immense applaudit, le fils de perdition monte avec majesté, il va disparaître dans les nuages ; tout à coup, un vent violent s'élève, il se sent pris de faiblesse, la terre entr'ouvre ses gouffres, et le monstre, précipité comme la foudre, s'enfonce dans les enfers.— L'heure est venue où le peuple déicide ouvre enfin les yeux ; sa conversion est définitive et parfaite ; c'est même lui que Dieu charge d'être le missionnaire du monde. Les juifs surtout, en effet, ramèneront à la foi catholique les hérétiques et les païens ; de sorte que de ce retour universel des enfants de Jacob datera une ère de grâce, de paix sainte et de félicité générale, de peu de durée, il est vrai, mais suffisante pour le parfait accomplissement des prophéties.

Dans la seconde partie, M. l'abbé Rougeyron se demande si l'époque de l'avénement de l'antechrist est prochaine ou éloignée. Tout lui paraît annoncer la proximité de la suprême catastrophe, et l'âge de l'Eglise dans lequel nous vivons, et le déchaînement de Satan prédit par les saints livres, et l'imminente conversion des juifs, et les symptômes d'une apostasie finale universelle, et l'agitation qui s'est partout emparée des âmes, et les signes avant-coureurs d'une dernière persécution générale, et l'établissement de jour en jour plus facile d'une domination universelle, et l'heure douloureuse de la pas-

sion de l'Eglise, correspondant à la même heure de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les caractères des hommes de notre temps tout à fait analogues à ceux sous lesquels saint Paul dépeint les hommes du dernier âge, et les leçons de l'histoire, et enfin l'éclatante réparation que nécessitent les désordres actuels.

La troisième partie est la péroraison de ce long discours et conclut. Ici les réflexions se pressent sous la plume de l'auteur; mais ne voulant ni ne croyant devoir sans nécessité, peut-être sans utilité, s'exposer aux récriminations ou aux persécutions qu'elles lui attireraient de plusieurs côtés, il se borne à tirer d'inoffensives conséquences pratiques. — Puisque le triomphe définitif et universel de la foi catholique est certain et pas trop éloigné, quelle conduite doit tenir le clergé? quelle conduite le laïque chrétien? Double et capitale question, à laquelle répondent des conseils sages autant que modestes.

Ce livre est loin d'être dénué d'intérêt; on peut même dire qu'il est, de la première page à la dernière, une curieuse étude. Malheureusement, le fond n'a absolument rien de neuf; le plan même, sauf quelques applications peu discrètes, a deux siècles de date, puisqu'il est entièrement du dominicain Malvenda. Quant à la forme, qu'il nous suffise de dire que l'auteur ne sait pas écrire, ce qui est très-fâcheux pour la fortune d'un livre, le fond en fût-il bon, en fût-il excellent. Or, celui-ci est-il absolument sans danger? Nous n'oserions le laisser croire. A coup sûr, M. l'abbé Rougeyron est en règle; nous l'avons dit, il rétracte à l'avance tout ce qui, dans son travail, porterait à son insu la plus légère atteinte à l'orthodoxie; mais, en ces conditions mêmes, est-il bien respectueux de s'aventurer, de s'exposer, pour d'équivoques bénéfices, à des improbations toujours redoutables? Un concile de Florence a condamné la témérité de l'évêque Fluentius, qui avait osé soutenir que l'antechrist était né. Tout en se refusant à le dire (p. 176), l'auteur le laisse entendre partout. Bergier, à qui il fait une mauvaise querelle (p. 99), a sur cette question de sévères, mais sages paroles. Il trouve qu'il serait bien temps de ne plus charger de rêves bizarres les obscurités des saints livres, et de s'abstenir de prêter désormais le flanc à l'impiété par des commentaires auxquels il ne manque que des *preuves et du bon sens*. « Notre religion a-t-elle be-« soin de conjectures et de vains systèmes pour se soutenir? La manie « de lui prêter de tels appuis ne peut que lui nuire et donner prise « à ses ennemis..... Aujourd'hui encore, il se trouve des théolo-« giens entêtés de figurisme, qui, en comparant l'*Apocalypse* avec

« les deux Epîtres aux Thessaloniciens et avec la prophétie de Mala-
« chie, font une histoire de la fin du monde, de l'antechrist, de la
« venue d'Elie, aussi claire que s'ils y avaient assisté. Nous les félici-
« tons de leur pénétration; mais on a déjà débité tant de rêveries sur
« ce sujet, qu'il serait bon d'en finir, et de renoncer à connaître ce
« qu'il *n*'a pas plu à Dieu de nous révéler. » Et encore. « La crainte
« de voir finir le monde en peu de temps est un rêve frivole (*Dict.*
« *de théol.*, art. *Antechrist* et *Fin du monde*). » Le livre des *Vampires* n'a pas précisément fait à dom Calmet une réputation de rationaliste et de sceptique; voici pourtant ce qu'écrit le *crédule* religieux : « Dans de pareilles questions, le plus sage et le plus sûr est de de-
« meurer dans le silence. » L'Eglise connaît apparemment les besoins des fidèles; or, elle se tait : quelle leçon pour nous ! En savons-nous plus que saint Basile, saint Ambroise, saint Jérome, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire, saint Martin? Cependant, tous ces saints, tous ces docteurs, se sont mépris, puisqu'ils ont cru le temps de la venue de l'antechrist voisin de leur époque. L'abbé Joachim, Arnaud de Villeneuve, Pierre d'Ailly, le cardinal de Cusa, Pic de la Mirandole, etc., ont fixé l'année de l'apparition de l'homme de perdition; or, tous leurs chiffres diffèrent : saint Vincent Ferrier lui-même écrivait à Benoît XIII que l'antechrist allait paraître. Le temps s'est chargé de réfuter ces prédictions. On peut croire sans témérité que les vues de M. l'abbé Rougeyron ne sont ni mieux fondées ni plus sûres. Il y a un mot profond et simple qui devrait bien tempérer toutes les ardeurs, fixer tous les rêves et suspendre à jamais toutes les solutions : *Nemo scit* (*Matth.*, XXIV, 36). — Tenons-nous prêts toujours, à la bonne heure ! *Estote parati;* mais restons-en là, car c'est tout ce que Dieu demande de nous. Notre confrère voudrait-il davantage? voudrait-il nous faire admettre la conséquence qu'il tire avec l'auteur de la *Véritable réparation :* « Il est de la sagesse chrétienne de ne pas s'engager légèrement « et imprudemment dans le mariage, à cause des
« épreuves qui attendent la génération qui va naître. Il faut que les
« prêtres y songent pour la direction des âmes (p. 217)? » Voudrait-il nous décider, nous prêtres, à intervenir enfin activement dans les affaires civiles et politiques de notre pays (p. 279)? Non, mille fois non, dût-il nous apprendre quand et dans quel temps il peut être permis de s'engager légèrement et imprudemment dans le mariage.— Que M. l'abbé Rougeyron nous pardonne d'avoir tant insisté ; c'est moins à lui qu'à l'école des *apocalyptiques* que nous nous adressons.

Qu'il nous permette encore de lui dire que si nous l'avons accusé de savoir peu le français, c'est qu'il n'a pas écrit tout son livre comme son chapitre IX de la 2e partie, chapitre qu'il a repris à ses *Soirées de Chazeron*, publiées il y a quelques années, et qui est à peu près correct.

J.-J. JEANMAIRE.

64. **BUFFON**, *sa famille, ses collaborateurs et ses familiers; Mémoires*, par M. HUMBERT-BAZILE, *son secrétaire; mis en ordre, annotés et augmentés de documents inédits*, par M. Henri Nadault DE BUFFON, son arrière-petit-neveu. — 1 volume in-8° de XVI-432 pages plus 5 portraits sur acier (1863), chez Mme veuve Jules Renouard; — prix : 8 fr.

Secrétaire gratuit de Buffon, M. Humbert-Bazile fut pour le grand naturaliste presque un second fils. Aussi, tout en remplissant ses fonctions bénévoles, fut-il admis à partager les études et les plaisirs du jeune comte de Buffon, à peu près du même âge que lui. Il demeura près de Buffon jusqu'à la mort de celui-ci. Homme de cœur, c'est-à-dire homme d'admiration et de reconnaissance, il emporta dans sa retraite le culte attendri de l'homme illustre près de qui s'étaient écoulées les années les plus fécondes de sa jeunesse. Il s'indigna donc lorsqu'il vit quelques pamphlets attaquer le caractère et le cœur, le génie et l'œuvre du grand homme, du grand écrivain qu'il avait toujours admiré et aimé; et, malgré son grand âge, il se mit à composer, avec ses souvenirs, une vie impartiale de Buffon. De ce travail, il ne reste que des notes incomplètes, écrites en un style incorrect et négligé. Telles qu'elles sont, elles ont néanmoins un grand prix. C'est la déposition naïve et véridique d'un témoin qui, sans rien ôter à la grandeur un peu solennelle de son héros, le dépouille quelquefois de la pompe dans laquelle il aimait à s'envelopper, le déshabille en quelque sorte et nous introduit dans l'intimité de sa vie; qui nous le montre, non plus froidement et orgueilleusement isolé, mais dans ses rapports abandonnés et aimables avec sa famille, ses collaborateurs et ses familiers mêmes. C'est ainsi qu'après avoir tracé un tableau de la vie, des idées et des écrits de Buffon, il nous parle de sa femme, de son fils, de son frère, de sa sœur; puis de ses collaborateurs soit à l'histoire naturelle : Daubenton, Guéneau de Montbeillard, l'abbé Bexon, soit à ses forges ou au jardin du roi : le chevalier de Grignon, Thouïn, Lucas, Verniquet; enfin, de ses *domestiques*, dans le sens ancien du mot : le Père Ignace, son aumônier et son confesseur, Mlle Blesseau, la gouvernante de sa

**69. DES ESPRITS,** *et de leurs manifestations diverses; Mémoires adressés aux Académies,* par M. J.-E. de Mirville. — Tomes II et III : ***Manifestations historiques dans l'antiquité profane et sacrée, rapprochées des faits de l'ère actuelle.*** — 2 volumes grand in-8° de LXVI–438 et 504 pages (1863), chez H. Vrayet de Surcy ; — prix : 14 fr.

Livre prodigieux, soit dit sans jeu de mots ! oui, prodigieux, moins encore par les faits extra-naturels dont il offre l'étonnant tableau, que par la science presque universelle qu'il suppose, que par le jour inattendu qu'il répand sur l'histoire des peuples et des religions ! — Et M. le marquis de Mirville se donne pour un ignorant ! Alors la foi, chez lui si active et si vive, aurait voulu, encore ici, confondre par lui la science des savants et la sagesse des sages. Mais, ignorant, certes, il ne l'est pas ; sa science, au contraire, nous effraye, tandis que la science de la plupart de ceux qui prennent, de nos jours, brevet et enseigne de savants, presque toujours nous fait simplement sourire. C'est que, sur tous les savants de profession ou de prétention, il a deux immenses avantages : d'abord, il est l'homme d'une seule idée ou d'un seul ordre de faits. Dans toutes les histoires, dans toutes les religions, dans toutes les sciences physiques et naturelles, dans toutes les littératures, dans tous les événements contemporains, il ne cherche, il ne voit qu'une chose, sa chose à lui, à savoir les esprits et leurs manifestations diverses. Or, si la science de l'homme d'un seul livre est redoutable, bien plus redoutable est la science de l'homme d'une seule idée, lorsque cet homme va en chercher la trace et la preuve dans tous les livres. L'essentiel est que cette idée soit vraie et féconde, qu'elle soit analytique à la fois et synthétique, c'est-à-dire qu'elle puisse être appliquée à chaque groupe de faits en particulier, et qu'elle puisse les embrasser tous dans une vaste explication. Or, telle est l'idée de M. de Mirville, et tel est aussi son second avantage, bien plus grand que le premier, sur la plupart des gens qui ouvrent boutique de savants. Ceux-ci offrent un immense étalage de toutes sortes d'objets ; mais, le plus souvent, ils n'en sauraient dire ni l'origine, ni la nature, ni le but. Ils ressemblent à des curieux qui collectionneraient pêle-mêle tous les êtres de la création, sans pouvoir établir entre eux corrélation ni harmonie, de manière à faire entendre le jeu de ce monde, à donner le mot de ses innombrables énigmes. Ce mot, M. de Mirville le possède : c'est le dogme des esprits et de leur action extra-naturelle, extra-humaine, dans le monde soit physique,

soit moral. Voilà pour lui la clef, comme il aime à le redire, qui ouvre toutes les portes des temples et des sanctuaires, toutes les archives des anciens peuples ; clef intelligente et lumineuse, qui n'ouvre pas seulement, mais qui guide dans les détours du labyrinthe, qui éclaire à travers les catacombes de l'histoire.

Voilà pourquoi M. de Mirville sait plus et mieux que les savants, qui, hélas ! savent si peu. La science du particulier, la science des faits, ne méritent pas ce nom ; il n'y a de science que du général et des idées. Or, l'idée, l'idée générale, universelle et synthétique manque absolument à tous nos savants, lorsqu'ils veulent traiter du merveilleux. Voyez-en la preuve dans la piquante introduction de M. de Mirville, sorte de règlement de compte avec MM. Renan, Littré, Maury, Babinet, Figuier, les spirites modernes, qui tous, plus ou moins, l'ont attaqué à propos de son premier mémoire. Sont-ils assez ridicules, les uns avec leur négation du surnaturel qui leur crève les yeux, leur inviolabilité prétendue des lois physiques si souvent violées ; les autres avec leur magnétisme, leur hypnotisme, leur spiritolâtrie, toutes leurs explications, en un mot, qui n'expliquent rien, réponses toutes semblables à celles des parents embarrassés aux questions de leurs enfants, et dont les enfants eux-mêmes ne se contentent pas ! Tout au plus, par là, expliquent-ils celui-ci tel fait, celui-là tel autre ; mais tous les faits, mais le plus grand nombre des faits seulement, non pas ; et bientôt un fait nouveau vient donner un démenti à l'explication particulière et renverser par la base la théorie ébauchée. M. de Mirville seul explique tout. Scientifiquement parlant, — abstraction faite de toute considération religieuse, — c'est bien quelque chose. Dans l'ordre naturel, une explication qui s'étend à tout et rend compte de tout prend le nom de loi, et cela suffit à sa démonstration. Pourquoi exiger davantage dans l'ordre religieux et moral ? L'explication du merveilleux de l'histoire et des religions par l'intervention des esprits est donc une loi aussi, puisqu'elle aussi, et elle seule à l'exclusion de toute autre, s'étend à tout et explique tout.

On voit l'importance du sujet. Il ne s'agit plus seulement ici des esprits frappeurs, des tables tournantes, de tous ces phénomènes tapageurs dont on a bien pu rire tant qu'ils se renfermaient dans un jeu de salon : il s'agit aujourd'hui de toute l'histoire, de toutes les religions et de tous les cultes ; il s'agit de tout le passé de l'humanité ; il s'agit même de tout son avenir, car la spiritolâtrie nous envahit d'une manière effrayante, et toute la question doit se poser en ces termes :

Le monde va-t-il appartenir à Dieu et à ses anges, ou à Satan et à ses suppôts ?

C'est à démontrer cette importance de la question que M. de Mirville consacre toute la première partie de son nouvel ouvrage, les deux tiers d'un volume, qu'il résume lui-même à peu près ainsi : du dogme des esprits découle immédiatement : en cosmologie, la spiritualité de toutes les forces premières de la matière et la vraisemblance, ou du moins la possibilité de certains ordres de forces nouvelles et même surintelligentes ; en histoire, la solution du plus grand des problèmes qui la divisent, à savoir l'admission ou le rejet du merveilleux ; en théologie, la justification de ses dogmes fondamentaux, chute et rédemption ; en philosophie, la restauration d'une ontologie mutilée, l'explication du *mal* par le *malin*, l'impossibilité du panthéisme, l'éclaircissement des plus grands mystères de la psychologie, le seul remède contre la psycholâtrie moderne, d'admirables lumières sur l'intuition, l'extase, et tout un ordre de phénomènes acceptés et complétement enténébrés par la métaphysique du XIX^e^ siècle ; en pathologie, la réintégration de tout un ensemble de causes *bafouées* et *chassées* depuis deux siècles, un jour immense versé sur une masse d'affections mystérieuses, tout un ordre de maladies mentales illuminé par l'Evangile, enfin la seule réponse efficace au cri d'alarme poussé sur tous les points du globe, devant les effrayants résultats d'un occultisme incompris.

Cela dit, M. de Mirville, entrant au cœur de son sujet, cherche le surnaturel et en signale jusqu'aux moindres manifestations dans les traditions et dans l'histoire universelle. Ici, dans l'impuissance d'analyser cette masse de faits et d'aperçus, nous ne pouvons qu'indiquer les grandes divisions de son livre. — A la lumière de la Bible et de toutes les traditions, il étudie successivement l'histoire des esprits et de leurs manifestations avant, pendant et après les deux chutes, angélique et humaine. Naturellement, il s'attache surtout à la partie de cette histoire qui a suivi les deux drames si tragiques accomplis au ciel et dans l'éden, et il y consacre un volume entier. C'est d'abord l'histoire des esprits, de la chute au déluge. Du déluge aux temps historiques, il produit l'acte de naissance de l'idolâtrie, en suit la marche dans ses étapes principales, et en donne les formes diverses, fétichisme, cosmolâtrie, qu'il rapproche des dogmes, rites et cultes orthodoxes.

Pour éclairer tous ces mystères, pour montrer toutes les merveilles

qu'il rencontre dans cette longue investigation, le texte courant et en quelque sorte officiel du discours, comme il dit, ne lui suffit pas; il lui faut des appendices destinés aux rapprochements, aux probabilités, aux spéculations officieuses et souvent contestables; sortes de monographies, comme il dit encore, formant elles-mêmes autant de petits ouvrages spéciaux et très-distincts, qu'il devait nécessairement distraire du corps de l'ouvrage pour n'en pas entraver la marche, ni déranger l'ensemble. C'est la partie conjecturale, et aussi la partie curieuse du livre, offrant au lecteur fatigué des stations agréables où il se repose; c'est aussi la partie délicate de ces mystères du monde païen, trop souvent salis d'impuretés; c'est comme un musée secret, où l'auteur a relégué les nudités fâcheuses qui ne pouvaient être étalées aux regards de tous. Du reste, il les a voilées, autant que possible, de sa main chrétienne, et, quand il ne pouvait tout couvrir, il a appelé à son secours le latin qui, dans les mots, brave l'honnêteté. Après tout, ce n'est pas là un livre pour les enfants ni pour les femmes, et M. de Mirville, à notre avis, a bien fait de surmonter les scrupules qui le portaient d'abord à rejeter dans leur ombre impure tous ces détails si instructifs.

De ce qui précède il suit évidemment que ce livre est mieux ordonné dans son ensemble que le premier mémoire. Il y a bien encore, néanmoins, un peu de confusion, moins par défaut de plan peut-être que par surabondance de faits et d'idées. Toujours est-il qu'on sort de cette lecture le cerveau tendu, ébloui, malgré tous les efforts de l'auteur pour la rendre facile et agréable. Car, sans être un écrivain, M. de Mirville a de l'entrain, du piquant dans les idées et dans les mots; une grande verve venant de sa profonde conviction, et qui se communique au lecteur, le secoue dans la fatigue d'une si longue marche, et le force à aller en avant, jusqu'au bout.

Et maintenant, pour conclure, avons-nous besoin de dire que nous sommes avec M. de Mirville dans les grands principes et les grandes conclusions de son livre? Nous avions déjà une sorte d'engagement avec lui sur le terrain plus conjectural de son premier mémoire. Cet engagement, nous le ratifions avec plus d'assurance aujourd'hui que nous sommes presque toujours sur la terre ferme de la Bible et de l'Evangile. On peut contester quelques détails, quelques conclusions accidentelles; nous voulons parler non point de certaines notions scientifiques, sur lesquelles on lui a cherché chicane, préférant décliner notre compétence, mais de l'exagération des principes mêmes que nous par-

tageons avec lui. Homme d'une seule idée, M. de Mirville, malgré sa foi de chrétien et sa sincérité de savant, remplit ici un rôle et a besoin de voir du merveilleux partout. Or, le seul livre de Daniel nous prouve qu'il faut voir aussi de la fraude et de la supercherie dans les cultes et les sacerdoces antiques. Mais n'y voir que cela, comme la science incrédule ou sans principes, c'est tomber dans un excès bien plus condamnable aux yeux de la religion, et même du simple bon sens. Comment supposer que les peuples les plus polis, les plus intelligents de l'antiquité, et, parmi ces peuples, non pas la vile populace seulement, non pas les prêtres intéressés, mais les philosophes et les poëtes, les princes et les magistrats, tous soient tombés en adoration devant des idoles de bois ou de métal, et y soient restés des siècles et des siècles courbés par la seule superstition et victimes de la seule tromperie? Non, dans ces idoles, dans ces rites païens, résidait nécessairement un *esprit* qui les agitait, qui se manifestait par des prophéties et des prodiges, et s'enchaînait ainsi les adorateurs. Chose merveilleuse! la philosophie incrédule, qui se dit *humanitaire*, est précisément celle qui professe le plus profond mépris pour l'humanité! C'est elle qui ne craint pas d'envelopper jusqu'à ces Grecs et ces Romains, — que pourtant, à d'autres points de vue, elle nous oppose, — dans une même sentence de condamnation, et de transformer le monde ancien tout entier en un vaste hôpital de fous! Et c'est nous, chrétiens, qui ne flattons pas l'humanité, qui la proclamons déchue et dégradée; c'est nous qui la relevons de cette sentence infamante, et qui, jusque dans les erreurs et les crimes de l'idolâtrie, la déclarons moins digne de mépris! C'est devant le démon et ses manifestations prodigieuses que se prosternait tremblante la vieille humanité, ce qui est insensé, sans doute, et coupable encore, mais moins vil, certes, que de se prosterner à la seule voix de l'intérêt ou de la fraude. Le chrétien seul respecte l'humanité, témoin ce Bossuet qui, tout en foudroyant avec tant d'autorité l'orgueil humain, s'attache avec une passion si noble à relever et à vanter tout ce que le génie du gouvernement, de la guerre, de la philosophie et des arts a produit de grand et de beau chez les peuples de l'antiquité païenne. On nous a nourris, au sujet de l'antiquité, dans des idées qui nous poursuivaient comme un mauvais rêve : remercions M. de Mirville de nous avoir arrachés à ce cauchemar, en nous révélant le vrai sens du merveilleux païen. Son livre est toute une théologie, toute une philosophie de l'histoire.

U. Maynard.

**70. FLEURS DES CHAMPS**, *nouvelles, exemples et légendes*, par Fernan Caballero; *traduits avec l'agrément et sous les yeux de l'auteur.* — 1 volume in-12 de VIII–230 pages (1863), chez C. Douniol; — prix : 2 fr.

Voici le printemps revenu; si tous ne peuvent pas quitter la ville et aller se récréer par la vue des fleurs des champs, tous peuvent du moins trouver du charme dans une lecture agréable, dont la fraîcheur et le parfum rappellent, en quelque sorte, les fleurs charmantes qui décorent nos campagnes à cette douce époque de l'année. Un simple agrément ne sera pas le seul profit qu'on tirera de la lecture de ce gracieux volume : on y trouvera encore d'utiles et précieuses instructions, qui font aimer le bien et la vertu. Ce sont ici, en effet, de petites fleurs champêtres, ou, pour parler plus clairement, de petits récits religieux que le peuple espagnol, avec la justesse habituelle de ses définitions, appelle des *exemples.* Le premier, *Noblesse et vulgarité*, beaucoup plus long que les autres, puisqu'il comprend près de la moitié du volume, est une nouvelle intéressante, qui nous montre le touchant contraste de la noblesse d'âme sous les haillons du mendiant, et de la vulgarité ou de l'égoïsme sous les beaux habits d'un riche châtelain. Après trois autres nouvelles attachantes, le volume est complété par des *exemples* et *légendes*, quelques-unes terribles, mais la plupart très-gracieuses, toutes empreintes d'une couleur chrétienne.

On retrouve à chaque page de ce livre les mœurs et les coutumes de l'Espagne, mais de l'Espagne catholique, avec sa foi forte et naïve, sa confiance en la sainte Vierge et aux saints, ses couvents, ses pieux sanctuaires et tous ces beaux souvenirs qui ont fait, en d'autres temps, sa grandeur et sa force, et qui, aujourd'hui encore, la maintiennent au rang des nations les plus grandes et les plus respectées.

Qu'on lise donc ce volume; nous pouvons le recommander à tous. Le parfum de ces *fleurs des champs*, aussi pur que celui des fleurs de nos campagnes, fait du bien à l'âme en lui rappelant les charmes de la foi, et en l'élevant sans cesse vers les merveilles du divin Créateur.

**71. VÉRITABLES FLEURS DE MAI**, ou *Marie glorifiée par les actes des saints, dédié à la jeunesse chrétienne,* par Mme la comtesse Drohojowska. — 2e *édition.* — 1 volume in-18 de 256 pages (1862), chez V. Sarlit; — prix : 80 c.

De tous les Mois de Marie destinés à satisfaire la dévotion des âmes fidèles à l'immaculée mère de Dieu, celui-ci est assurément

un des plus variés et des plus attrayants. Chaque jour, dans des récits, des méditations et des prières, on honore la divine Marie en compagnie d'une puissance du ciel, double espoir d'être exaucé. Le premier jour, avec sainte Anne, la mère de notre reine; le second, avec saint Joseph, son époux; le troisième, avec saint Jean-Baptiste; le quatrième, avec saint Jean le bien-aimé; le cinquième, avec Lazare, Marthe et Marie; le sixième, avec saint Ignace d'Antioche; les jours suivants, avec saint Pierre Nolasque et saint Raymond de Pennafort, avec saint André Corsini, saint Stanislas Kostka, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne, sainte Angèle de Mérici, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, saint Dominique, saint Pie V, saint Bernard, saint Alphonse de Liguori, saint Ambroise, sainte Elisabeth de Hongrie, saint François d'Assise et sainte Claire, sainte Scolastique, saint Vincent de Paul, saint Louis de Gonzague, saint Jean Népomucène, saint Alexis, saint Ignace de Loyola et saint François-Xavier, saint Augustin, saint Laurent-Justinien, sainte Gertrude, etc. — Tout, dans ce gracieux petit volume, est écrit avec une sage élégance et une solide piété. Il occupera très-agréablement les âmes chrétiennes et alimentera leur amour pour la sainte Vierge.

72. **LE FOND DE GIBOYER**, *dialogue, avec prologue et pièces justificatives*, par M. Louis Veuillot. — 1 volume in-12 de 270 pages (1863), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr.

D'abord, un prologue de 48 pages, pour expliquer comme quoi Déodat, désarmé du journal, sa bonne carabine de tirailleur, et réduit à se défendre avec la machine de guerre un peu lente et lourde de la brochure, a été, de plus, obligé, pour échapper à la loi du timbre, dont il redoute les disgracieuses maculatures, de la ralentir, de l'alourdir encore, et de lui donner les énormes proportions de 270 pages! C'est un peu long, mais que M. Louis Veuillot ne s'en repente ni ne s'en excuse. C'est à lui qu'on peut renvoyer, sans ironie, son mot à M. Francisque Sarcey, dit de Suttières : « Non, « vous n'ennuyez pas le public! » Ce prologue, mais c'est précisément l'article de journal qu'il ne peut plus faire à la place accoutumée; en le lisant, nous croyions lire encore une de ses meilleures sorties du défunt *Univers* contre les tenants, si ridicules à la fois et si redoutables, de la libre pensée et de la libre morale. Du reste, dès ce prologue même, M. Louis Veuillot va au *fond* des

choses, ou, du moins, montre pourquoi il doit chercher à y pénétrer. Si *Giboyer* avait enfermé ses injures dans l'enceinte étroite du Théâtre-Français, s'il ne leur avait donné pour écho que la claque des frères et amis, Déodat, — *cui robur* et *æs triplex*, — effet de l'habitude, — ne se serait pas plaint, et il s'était même engagé à subir, dans un silence content, une attaque dont sa conscience et les honnêtes gens lui ont fait une récompense et un hommage. Mais *Giboyer* est sorti de Paris, même agrandi; il fait son tour de France, et c'est là ce qui nécessitait une préface. M. Louis Veuillot n'avait pas à s'excuser de la longueur de son livre, qui n'est pour nous qu'une prolongation de plaisir littéraire, mais de son livre même, n'eût-il eu que l'étroite dimension d'un article de journal. C'est nous qui, par notre publicité, faisons, de la meilleure mais de la plus aveugle foi du monde, la fortune des mauvais livres et des mauvaises choses. Ah! ici encore, *filii tenebrarum prudentiores filiis lucis sunt!* Ferions-nous des chefs-d'œuvre, — et les nôtres, certes, valent au moins les leurs, — nos ennemis élèvent contre eux la douane, le cordon sanitaire du silence, et ne les laissent presque jamais pénétrer dans leur monde. Mais nous, par nos cris d'honnête indignation, nous rassemblons dans la rue la foule autour de leurs mauvaises œuvres, et nous leur faisons ainsi une réputation, scandaleuse sans doute, parmi les honnêtes gens; mais, peu leur importe, pourvu que ce soit une réputation, que les honnêtes gens payent et que la canaille applaudisse! Voyez *Giboyer!* œuvre non-seulement malhonnête, mais littérairement mauvaise entre toutes! Que méritait *Giboyer?* de mourir sous un épais silence, troublé seulement par le murmure d'un sifflet! Eh bien, non; grâce à nous principalement, c'est une œuvre plus retentissante que n'ont jamais été les plus glorieux chefs-d'œuvre; il y a plus, c'est un événement, une date, un signe! Mais le mal est fait, et il ne faut pas s'en prendre à M. Louis Veuillot, qui avait envers *Giboyer* un engagement de silence; et, le mal étant fait, il y fallait le remède que nul que ne pouvait lui appliquer d'une main si ferme ni si impitoyable. Remède fort réjouissant pour nous, fort cuisant pour *Giboyer*, mais qui ne guérira ni lui, ni son fils, ni son petit-fils, ni aucun individu de l'espèce *giboyère*.

Cela dit, M. Louis Veuillot entre en matière par une bien spirituelle analyse, en forme d'argument, du *Fils de Giboyer;* puis il annonce qu'il va l'examiner au triple point de vue de la littérature,

de la morale et de la politique. Il charge de cet examen, dans un dialogue qui est le corps de l'ouvrage, les personnages même de la comédie : le marquis, l'ancien pair, M. d'Aigremont, l'ancien député, M. Couturier, et le jeune comte, soldat pontifical. De victimes ou de complices de *Giboyer*, il les transforme en exécuteurs de *Giboyer* père et fils, rien qu'en leur rendant leur vrai rôle. Car l'auteur de *Giboyer* n'a jamais fréquenté leur monde, dont il ignore l'esprit, le cœur et la langue. Il suffit de remettre chacun à sa place, *cléricaux* et bohèmes démocrates, pour qu'aussitôt il y ait divorce entre eux, et que la comédie devienne impossible. Tout est faux, en effet, dans le *Fils de Giboyer*, caractères et mœurs, idées et langage, et, par suite, fable et dénouement. Une certaine facilité de facture, provenant de l'habitude du métier, et c'est tout. Du reste, pas une belle scène, moins encore un bel acte, et presque pas même de traits ni de mots; tout au plus quelques mots ramassés dans la rue, rouillés par le temps et la boue, et émoussés par l'usage. Voilà toute la valeur littéraire du *Fils de Giboyer*. — Par exemple, M. Louis Veuillot, tout en reprochant justement à l'auteur d'avoir infligé son ignoble argot à des gens du meilleur ton et de la meilleure langue, ne serait-il pas tombé lui-même de temps en temps dans quelques solécismes? Nous n'en serions point surpris. On ne vit pas impunément, même pour le bon motif, dans le commerce de *Giboyer*, et il se pourrait qu'il eût emprunté à ce mauvais milieu quelques expressions d'un goût peu aristocratique. Il nous répondra qu'on ne traite point avec *Giboyer* en langage de Bossuet, et qu'il y faut, pour la *couleur locale*, un peu de Turlupin. A la bonne heure; mais devait-on charger d'un tel rôle le marquis ou le comte?

Nous n'avons point à parler, on le sait bien, de la portée politique du *Fils de Giboyer*. Quant à sa portée morale, c'est ce qu'il y a de plus dégoûtant, quelquefois de plus obscène, dans les mœurs, dans les situations, dans les mots. Puis il y a les personnalités malhonnêtes. L'auteur n'en a avoué qu'une : Déodat. Eh bien, pour son compte, Déodat est content et a sujet de l'être; car, parmi ces personnages, tous plus ou moins roués et hypocrites, niais et dupes, intrigants et fripons, vrais gibiers de bagne et de potence, lui seul, malgré l'auteur, par ses convictions sincères et son rôle dévoué, fait figure d'honnête homme. Il n'en sera pas de même de d'Aigremont-Guizot et de Mme Pfeffers-Swetchine, si vraiment l'auteur a voulu désigner le grand homme d'Etat et la sainte femme. Il l'a nié : tout

mauvais cas est niable; mais le public s'est obstiné à les y voir à travers des allusions trop transparentes. Qu'importe, du reste? Pour nous servir d'un mot de M. Guizot, l'auteur aura beau trépigner des deux pieds dans sa boue, il ne fera jamais monter les éclaboussures à la hauteur d'un des plus grands caractères, d'un des plus grands esprits de ce temps, moins encore à la hauteur du ciel, où il faudrait aller cependant pour atteindre la sainte et illustre femme.

Le volume se termine par un appendice où se trouvent quelques lettres, publiées ou inédites, écrites par Déodat à divers journaux, puis un arriéré de compte payé par M. Louis Veuillot à quelques créanciers insulteurs, avec qui, privé de son journal, il ne peut plus se tenir à jour. Ah! l'ami Gaboriau! ah! l'ami Pellerin, le brochurier-biographe! ils en tiennent tous les deux! C'est du meilleur *Univers!* Cela remet de la tristesse qu'éprouve toute âme honnête au contact de Giboyer, cela rasserène le cœur effrayé par le pressentiment de ce que le *giboyérisme*, s'il triomphe, prépare à notre pauvre société.

U. MAYNARD.

73. **HISTOIRE DE MONTMIRAIL-EN-BRIE**, *faisant suite à l'Histoire du bienheureux Jean, depuis l'année 1311 jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé BOITEL, chanoine de Châlons-sur-Marne. — 1 volume in-12 de 432 pages plus 1 carte (1862), chez Brodard, à Montmirail, et chez Vrayet de Surcy, à Paris; — prix : 3 fr.

M. l'abbé Boitel, chanoine titulaire de Châlons-sur-Marne et précédemment curé de Montmirail pendant dix ans, a publié, en 1859, l'*Histoire du bienheureux Jean de Montmirail*, d'abord seigneur de ce pays, puis religieux de l'abbaye de Longpont, de l'ordre de Citeaux. Cet ouvrage, dont nous avons rendu compte (t. XXII, p. 294), était la première partie du grand travail qu'il avait entrepris dans l'intérêt de son ancienne paroisse. Il y a exposé l'histoire de la ville de Montmirail, depuis Jules César jusqu'à l'année 1311; il la continue depuis 1311 jusqu'à 1861 dans ce nouveau volume.

La ville de Montmirail, aujourd'hui modeste chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Epernay (Marne), compte 2,550 habitants et a de glorieux souvenirs. Son origine, son ancienneté, l'élogieuse étymologie de son nom, la renommée des personnages qui l'ont habitée ou gouvernée, et la gravité des événements dont elle a été le théâtre, lui assurent une place distinguée dans l'histoire des communes de France.

d'uniformité dans son style ; il annonce trop souvent ce qu'il va dire, les endroits où il s'arrête, ses retours à des récits interrompus. On croirait entendre un bon curé causant familièrement avec ses paroissiens, et se méfiant de leur intelligence ou de leur attention. Sans doute l'ordre méthodique est nécessaire dans un ouvrage pour en tracer le plan et en marquer nettement les divisions ; mais il ne faut pas abuser des meilleures choses. Il n'est pas indispensable de dire à chaque page au lecteur : « Je vais faire une citation… Je dois mentionner telle circonstance… » Si M. l'abbé Boitel supprimait, dans une seconde édition, ces préliminaires monotones et ces répétitions fatigantes, il donnerait à sa narration plus de nerf et de rapidité.

En résumé, l'*Histoire de Montmirail* est l'œuvre d'un prêtre érudit, laborieux, dévoué à la science, attaché à la paroisse qu'il a longtemps dirigée. Elle contient des documents très-utiles et des chapitres pleins d'intérêt. Désormais, on ne pourra plus raconter l'histoire de cette ville, sans rappeler les précieux services que M. l'abbé Boitel lui a rendus.

NIGON DE BERTY.

74. **HISTOIRE** *populaire des Papes*, par M. J. CHANTREL. — Collection de 24 volumes in-18, d'environ 216 pages chacun, chez Dillet ; — prix : 1 fr. le volume.

Cette excellente publication est enfin parvenue à son terme, et nous avons, sous un format commode, une véritable histoire populaire des pontifes romains, depuis saint Pierre jusqu'à nos jours. Chacun des vingt-quatre volumes peut même être considéré comme un ouvrage à part, et se détacher sans inconvénient de la collection. Aussi l'auteur a-t-il donné pour titre à chacun d'eux le nom de quelque grand pape ou de quelqu'un des faits considérables dans lesquels chaque siècle s'est comme personnifié. — On n'a point oublié ce que nous avons dit précédemment de la pensée et du mérite de cette œuvre, qui a été si favorablement accueillie et qui répond si parfaitement aux besoins de notre époque (tomes XXIV, p. 398, et XXVII, p. 391) ; nous n'avons donc plus qu'à donner un court aperçu de ce que renferment les quatorze derniers volumes, qui s'étendent des croisades aux temps actuels.

75. LES PAPES *et les croisades*, — XII^e^ *siècle*. — (T. XI de la collection.) — 1 volume (1861). — Après les luttes soutenues par le pape saint Grégoire VII pour rendre à l'Eglise son indépendance, à la discipline ecclésiastique sa pureté, aux mœurs leur intégrité, les succes-

seurs de ce saint et zélé pontife continuèrent son œuvre, et parvinrent à entraîner l'Europe entière dans un mouvement qui devait produire deux des plus grands siècles de l'histoire. Les croisades, d'abord, vinrent refouler la barbarie en Asie, imprimer une activité extraordinaire à l'esprit humain, et tourner contre l'ennemi commun l'exubérance de vie dont les peuples de l'Europe étaient redevables à l'heureuse influence de l'Eglise et de la papauté. Nous voyons ensuite un simple moine, saint Bernard, gouverner l'Eglise avec des pontifes dignes de leurs prédécesseurs, et, malgré quelques obstacles suscités par l'Empire, préparer le glorieux pontificat d'Innocent III, qui forme comme le centre du moyen âge. — Tels sont les grands objets dont s'occupe ce volume. L'auteur le divise en trois chapitres, dont le premier est consacré aux successeurs immédiats de saint Grégoire VII, le second à Eugène III et à saint Bernard, le troisième à Alexandre III et à l'empereur Frédéric Barberousse.

76. Innocent III *et son époque.* — xiiie *siècle.* — (T. XII de la collection.) — 1 volume (1861). — Depuis que le savant Hurter a écrit la vie de cet illustre pape, son livre est la source la plus abondante où puissent puiser les autres historiens. L'auteur ne pouvait donc suivre un meilleur guide, comme il le reconnaît (p. 7). La lumière est faite sur Innocent III. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, les études historiques de notre siècle ont vengé l'Eglise et la papauté des préjugés du gallicanisme et des calomnies soit du protestantisme, soit de l'incrédulité. Nous regrettons de ne pouvoir donner même un aperçu de cette grande vie, à laquelle Hurter a consacré six volumes in-8°. L'auteur lui-même a dû se contenter d'en faire l'analyse ; mais il l'a faite d'une manière parfaite, et ce volume, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est comme une de ces charmantes miniatures qu'on ne se lasse pas d'admirer. On y voit, sous différents titres, Innocent III dans sa jeunesse et dans sa vie intime, dans ses rapports avec l'Italie, dans son action sur les croisades, dans ses efforts contre l'hérésie des Albigeois, dans sa conduite à l'égard des princes chrétiens, et en particulier à l'égard de Philippe-Auguste et de Jean sans Terre. La tenue du ive concile de Latran complète ce douzième volume.

77. Les Papes *du* xiiie *siècle.* — (T. XIII de la collection.) — 1 volume (1861). — Ce volume n'est, en grande partie, qu'un tableau où l'auteur passe en revue l'état général de l'Eglise au xiiie siècle. Il y fait voir le développement du mouvement intellectuel dans

toutes les branches de l'activité humaine, sous l'influence civilisatrice de la papauté. Il se plaît à retracer la ferveur des ordres religieux dont ce siècle fut le berceau, et l'auréole de gloire dont tant de saints environnèrent alors le front de l'Eglise.— Dans un premier chapitre, il a soin de montrer le progrès dans le catholicisme ; la hiérarchie catholique ; les ordres religieux avec les grandes figures de saint Jean de Matha, de saint François d'Assise, de sainte Claire et de saint Dominique; l'établissement de la chevalerie; la marche ascendante des lettres, des sciences et des arts. — Un second chapitre, intitulé *les Papes et Frédéric II*, continue le récit historique. On y étudie successivement le caractère de Frédéric II, le pontificat d'Honorius III, celui de Grégoire IX, la mauvaise foi de l'empereur et la croisade qu'il entreprend à lui seul, ses prétentions à l'empire universel, et enfin sa déposition, sous Innocent IV, au concile de Lyon. — Après avoir ainsi étudié la constitution de l'Eglise au XIII[e] siècle et la lutte des papes contre Frédéric II, l'auteur nous présente, dans un troisième chapitre, les rapports des mèmes papes avec les rois vraiment chrétiens, et trouve occasion de faire passer sous nos yeux les belles figures de sainte Elisabeth de Hongrie, de saint Ferdinand de Castille, de saint Louis, roi de France, et de la reine Blanche. Quelques pages sur les croisades de saint Louis et sur ses rapports avec le saint siége, sur la pragmatique sanction faussement attribuée à ce prince, et sur les suppressions faites à son testament par le gallicanisme, achèvent de donner à ce volume toute sa perfection.

78. BONIFACE VIII *et son temps.* — *Suite du* XIII[e] *siècle.* — (T. XIV de la collection.) — 1 volume (1862). — Comme M. Chantrel le fait remarquer, le pape Boniface VIII termine une ère dans l'histoire de l'Eglise et en commence une nouvelle : il a vu les derniers jours du système politique qui faisait remonter tout à Dieu par son Eglise et par son vicaire ; il a douloureusement entrevu l'apostasie qui commença par les princes et finit par entraîner les peuples. Avec lui finit le moyen âge catholique ; après lui viennent les temps modernes (p. 5). — Ce volume nous montre donc la décadence de l'autorité politique de la papauté, et la naissance d'un nouveau système, qui conduira par degrés la chrétienté de l'union à la dislocation, au schisme, à l'hérésie, à l'incrédulité, et qui aboutira à ce triste état de faiblesse et de mort qu'on appelle la révolution. Suivant son habitude, l'auteur divise son sujet en trois chapitres, où il est tour à tour question des prédécesseurs de Boniface VIII jusqu'à saint Grégoire X, de saint Grégoire X

et de ses successeurs jusqu'au pontificat de Boniface VIII, et de ce pape jusqu'à la fin de son différend avec Philippe le Bel. Ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir, ce volume contient le récit des faits les plus propres à intéresser un lecteur sérieux.

79. LES PAPES *d'Avignon et le grand schisme.* — XIV$^e$ *et* XV$^e$ *siècle.* — (T. XV de la collection.) — 1 volume (1862). — Ce volume est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur termine le récit du pontificat de Boniface VIII, et raconte celui de son successeur Benoît XI ; — dans la seconde, il esquisse les principaux traits de l'histoire des papes d'Avignon ; — dans la troisième, il donne un aperçu du grand schisme d'Occident. Il n'a point perdu de vue la fausseté des appréciations généralement admises à l'encontre des papes d'Avignon ; aussi a-t-il eu soin de prouver que les historiens ont été trop sévères et souvent injustes à leur égard, et que ces papes n'ont pas été scandaleux ou faibles comme on se l'imagine trop volontiers. Sous ce rapport, il a rendu un service de plus à la vérité historique.

80. LES PAPES *du* XV$^e$ *siècle.* — (T. XVI de la collection.) — 1 volume (1862). — Ce volume achève ce que le précédent n'avait fait qu'ébaucher en ce qui concerne le grand schisme d'Occident. Il a donc d'abord pour objet de retracer l'histoire des pontifes qui se sont succédé pendant cette période lamentable, afin de les faire bien connaître et de raconter les autres faits religieux qui intéressent l'Eglise ; — une seconde partie est consacrée aux papes qui ont suivi, jusqu'à l'extinction complète du schisme, sous le pontificat de Nicolas V ; — enfin une troisième partie raconte l'histoire des papes qui ont régné depuis Nicolas V jusqu'à Alexandre VI. Tout le monde comprend combien de difficultés et d'obscurités arrêtent souvent l'historien dans le récit de cette époque désastreuse. Cependant, grâce à l'étendue de ses connaissances historiques, et à l'ordre méthodique dans lequel il a placé les faits dominants, on trouve partout une clarté étonnante, et on remarque surtout ce qui regarde les conciles de Constance, de Bâle et de Florence, ainsi que la pragmatique sanction de Bourges.

81. LE PAPE ALEXANDRE VI (1492-1503.) — (T. XVII de la collection.) — 1 volume (1862). — Voilà un de ces noms que bien des bouches catholiques évitent de prononcer. Tant de préjugés et d'accusations ont été accumulés sur la mémoire de ce pape, que l'on s'est cru souvent obligé de tirer sur elle un voile épais. M. Chantrel, après quelques autres historiens modernes, a voulu mettre un terme à cette triste nécessité, et tout son XVII$^e$ volume a pour but de réha-

biliter la mémoire d'Alexandre VI. Il savait bien que les crimes, même supposés vrais, de ce pape ne retombent ni sur l'Eglise ni sur la papauté; que les vices de l'homme privé n'altèrent point le caractère sacré du pontife : il pouvait donc se contenter de gémir comme tant d'autres, et c'est ce qu'il avait d'abord fait lui-même; car il avait, dit-il, commencé par juger le pape Alexandre VI comme tout le monde, et, laissant aux ennemis de l'Eglise catholique la joie que leur causait cette tache imprimée sur la papauté, il pleurait sur le scandale ou en détournait sa pensée (p. 7); mais l'excès même des accusations éveilla un doute dans son esprit, et il voulut l'éclaircir. Remontant aux sources, il reconnut que toutes les accusations viennent d'écrivains notoirement ennemis d'Alexandre VI; que plusieurs de ces accusations se contredisent; et il vit que ce pape fut un digne pontife, calomnié, comme l'avaient été avant lui saint Grégoire VII, Innocent III et Boniface VIII, mais avec plus d'ensemble et de succès. La préface donne l'indication des sources où l'auteur a puisé sa belle justification d'Alexandre VI; on peut dire qu'il n'a eu qu'à grouper les témoignages pour en faire ressortir la vérité avec éclat. — Son livre est divisé en quatre parties. La première est consacrée à l'histoire d'Alexandre VI jusqu'à son pontificat; il y étudie l'homme privé et il dit ce qu'il faut penser de la fameuse Lucrèce Borgia, si indignement calomniée, ainsi que son père et son frère. — Dans la seconde partie, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la situation de Rome, des Etats pontificaux, de l'Italie et de l'Europe chrétienne au moment de l'exaltation d'Alexandre VI, il examine les circonstances de son élection. — La troisième partie a pour objet l'histoire du règne d'Alexandre VI comme souverain temporel. — Enfin la quatrième fait connaître les actes du pontife. Dans le cours du récit, M. Chantrel profite de toutes les occasions pour réfuter les calomnies et les mensonges des historiens et des romanciers. — Quant à nous, après une lecture sérieuse et sans parti pris, nous avons dû reconnaître que la lumière est faite désormais sur Alexandre VI, et que l'auteur est suffisamment autorisé à conclure que ce pape a été calomnié; que sa vie privée ne fut pas scandaleuse, même avant son élévation au pontificat; qu'elle fut toujours digne depuis qu'il fut assis dans la chaire de saint Pierre; en un mot, qu'Alexandre VI fut un grand roi et un grand pape (p. 204).

M. Dardy.

(*La suite au prochain numéro.*)

82. **TRENTE PETITES LECTURES**, ou *Histoire détaillée de la sainte Vierge*, par UN MEMBRE DES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL DE PARIS. — 2e *édition*. — 1 volume in-32 de VIII-152 pages (1862), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Paris; — prix : 30 c.

Ce petit livre sur la vie de la mère de Dieu joint aux données historiques de l'Ecriture et des Pères les pieuses traditions des siècles de foi. Echos touchants des croyances du moyen âge, ces récits naïfs qui ont charmé nos pères n'ont rien perdu de leur attrait et de leur grâce aux yeux des chrétiens du temps présent. En les reproduisant une fois de plus, l'auteur a donc, selon ses forces, contribué à rendre au souvenir populaire de douces et saintes légendes malheureusement disparues de la mémoire. Ce modeste volume semble l'épanchement d'une âme tendre et jeune. C'est une humble fleur que l'auteur a tenté d'ajouter aux riches guirlandes qui décorent les autels de Marie; elle a un parfun et une fraîcheur qui plairont et consoleront. Aussi, avons-nous voulu recommander cette bonne et simple petite lecture aux serviteurs de la Reine des anges.

83. **MARIE-ANTOINETTE** *à la Conciergerie* (*du 1er août au 16 octobre* 1793), *pièces originales conservées aux Archives de l'empire, suivies de notes historiques et du procès imprimé de la reine*, par M. Emile CAMPARDON, archiviste aux Archives de l'empire, etc. — 1 volume in-12 de XII-532 pages (1862), chez Gay; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous ne somnes pas de ceux que de pareils livres fatiguent, qui se plaignent de ce qu'on abuse trop du nom des victimes pour accroître l'horreur qu'inspire le nom des bourreaux; il nous semble bon, au contraire, d'exercer l'histoire à de pareilles recherches, afin de lui faire remplir son ministère le plus sacré, que Tacite a voulu définir quand il a dit : « Le plus important des devoirs de l'his« torien, c'est que les vertus ne demeurent pas dans l'oubli, c'est « qu'une éternelle infamie soit réservée aux paroles et aux ac« tions des méchants. » Aussi, chaque fois qu'un écrivain consciencieux déroule à nos regards le tableau des souffrances qui furent imposées par la révolution aux augustes prisonniers du Temple; quand on rappelle une fois de plus les humiliations inouïes de Louis XVI, la longue et lamentable agonie de Louis XVII, la résignation angélique de Mme Elisabeth et de sa nièce Marie-Thérèse; quand on évoque la grande ombre de Marie-Antoinette devant ses juges ou au pied de l'échafaud, nous disons qu'il est bon de ne pas laisser affaiblir ces souvenirs douloureux, de ne pas en diminuer

et charmant voyage. Il ne parle dans sa relation ni en savant, ni en politique, mais simplement en homme du monde qui a beaucoup lu et dont le goût est sûr. Mais, hélas! pourquoi a-t-il de si fâcheux préjugés en matière religieuse? Pourquoi se plaît-il à décocher de temps en temps contre l'Eglise quelques flèches tirées d'un arsenal suranné? C'est une bien mauvaise inspiration. En face des sublimes magnificences ou des effrayants aspects des mers polaires, il faut être pénétré du *sentiment* de la divinité, comme en présence des misérables races qui résident à l'extrême Nord il faut être largement reconnaissant envers le christianisme qui nous a préservés d'une telle barbarie. Par quelle fatalité l'auteur a-t-il pu l'oublier? Son esprit et son cœur devaient le détourner de ces vulgaires déclamations; nous les regrettons d'autant plus, que, dans tous les autres points, il a pleinement réussi. Son sens artistique est exquis; ses peintures sont fines et sobres; il a l'intelligence et l'amour de la nature. Le merveilleux crayon de M. Karl Girardet prête un nouveau charme à ses récits; c'est bien, au reste, dans de semblables ouvrages, que la gravure soutient l'attention, en piquant la curiosité et en réjouissant les yeux.

E.-A. Blampignon.

---

# VARIÉTÉS.

Nous recevons d'un de nos collaborateurs la lettre suivante, qui nous paraît devoir intéresser tous nos lecteurs, et que nous n'hésitons pas à leur communiquer :

Rome, le 15 mars 1863.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me demander plusieurs fois de vous adresser, dans l'occasion, quelque travail sur le mouvement de la librairie italienne. Je ne l'ai pas fait encore, pour différents motifs indépendants de ma bonne volonté. Me voici en mesure de vous donner aujourd'hui certains renseignements de ce genre, intéressants et utiles, m'a-t-il semblé, et que je vous transmets avec un vrai plaisir. L'Italie, hélas ! a d'autres aspects plus tristes : reposons un instant nos yeux sur les témoignages de sa vie intellectuelle.

A Turin, au centre de la conjuration anti-catholique, je vous signalerai la librairie Marietti, qui, après avoir achevé la publication des *Œuvres complètes de saint Liguori*, entreprend hardiment la réim-

pression des *Bollandistes*, et promet une édition extrêmement soignée de cet incomparable monument de science, de critique et de théologie. — Naples a donné un *Cornelius a Lapide* en 18 volumes in-4°, dont il existe un dépôt à Paris, rue des Beaux-Arts, 6. Elle a réimprimé, également in-4°, le grand traité des *Litanies de la sainte Vierge* du dominicain Justin de Miechow, Polonais, dont la première édition parut à Paris en 1622, in-f°. Les deux volumes actuels, magnifiques caractères, ne forment pas moins de 1,000 pages à deux colonnes. — A Rome, la Propagande continue sa grande reproduction du *P. Pétau*, in-4°, commencée par le P. Passaglia, et dont chaque volume ne coûtera pas moins de 42 francs. M. de Rossi a donné le premier volume in-f° de ses *Inscriptions chrétiennes des Catacombes* (en latin), ouvrage tout à fait hors ligne, dont je ne doute pas que vous ne parliez prochainement avee quelque détail. L'auteur vient de fonder aussi un *Bulletin* mensuel *archéologique*, destiné à tenir les archéologues au courant des fouilles quotidiennes opérées dans les cimetières chrétiens de Rome. On me dit encore que le futur cardinal Pitra va achever ici son *Spicilegium Solesmense*, commencé chez Firmin Didot, à Paris, en même temps qu'il donnera la première collection complète des *Canons de l'Eglise grecque*, fruit de laborieuses recherches, d'investigations et de voyages dignes d'un bénédictin, et d'un tel bénédictin.

J'insisterai surtout, Monsieur, sur deux ouvrages récents que je m'étonne de voir absolument inconnus en France. L'un, commencé en 1843 et terminé tout dernièrement, embrasse 100 volumes in-8° à deux colonnes, et a pour titre : *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, par le chevalier *Moroni*, chambellan de Grégoire XVI. Il a été imprimé à Venise, à la typographie Emilienne, mais l'auteur habite Rome, et on peut appeler cet immense répertoire un travail romain. Tout ce qui tient à l'érudition ecclésiastique y est traité *in extenso*, avec beaucoup de clarté, de méthode et d'autorité. Conciles, histoire de chaque pape, histoire de *chaque cardinal* depuis neuf cents ans, histoire et tableau de chaque diocèse du monde catholique, vies des saints, ordres religieux, congrégations romaines (cette partie est ce qui existe de plus complet), cérémonies, fêtes, liturgie, pratiques pieuses, rien n'y est omis. C'est une mine qui n'a, que je sache, d'égale dans aucune langue sur ces différents points : l'ordre est celui des dictionnaires, par lettres alphabétiques. Ce qui regarde les villes épiscopales d'Italie serait pour nous infiniment trop diffus;

Velletri, par exemple, n'occupe guère moins de la moitié d'un volume. Il y aurait donc à réduire, à condenser, à abréger avec intelligence, à réduire à quarante les cent volumes, en y employant un format un peu plus grand. Je suis persuadé qu'une traduction française dans ces conditions donnerait à nos prêtres un des meilleurs livres de bibliothèque, et des plus pratiques. Je souhaite, très-vivement, pour ma part, d'exciter chez quelque éditeur le désir de faire au clergé de France ce splendide cadeau, qui serait aussi bien la gloire, et peut-être la première richesse de sa maison.

Venise va nous offrir encore ses *Tables chronologiques critiques de l'histoire de l'Eglise universelle.* L'auteur primitif, Ignace Mozzoni, de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, étant mort en 1860, l'imprimerie et la lithographie ont été transportées à Rome, au couvent de Saint-Ambroise, et M. de Rossi en a pris la direction. Nous sommes en présence d'une œuvre singulière de science tout à la fois et de typographie. Chaque siècle de l'Eglise (les huit premiers seulement sont achevés) forme un volume petit in-f° d'environ 90 pages à deux colonnes ou à huit, sur papier-carton, avec culs-de-lampe, lettres en or, dessins coloriés, cartes géographiques, etc. Voilà pour l'extérieur. Quant au plan, il est bien ce qu'on peut voir de plus heureux et de plus savamment imaginé. Les premières pages donnent en tableau toute l'histoire du siècle, chaque année occupant une zone horizontale, partagée perpendiculairement par douze colonnes à teintes différentes, afin de mieux faire ressortir à l'œil la division des matières. La première colonne présente la vie abrégée du *pape* de l'année ; la seconde, les *évêques* ses contemporains qui ont marqué dans l'Eglise ; la troisième, les *écrivains ecclésiastiques* ; la quatrième, les *saints*. Une cinquième colonne est exclusivement destinée à l'histoire du développement du culte de la sainte Vierge, avec ce titre : *les Gloires de Marie.* La sixième est consacrée aux *ordres religieux* ; la septième, aux *hérésies* et aux *schismes* ; la huitième, aux *conciles* ; la neuvième, à *l'enseignement* et à la *discipline catholique* ; la dixième, aux *empereurs* ; la onzième, aux *faits mémorables* ; la dernière, plus large, à la reproduction des cartes utiles, des plans de villes ou de pays, Bethléem, Jérusalem, la Palestine, le Saint-Sépulcre, voyage de saint Paul, monnaies pontificales, mosaïques les plus curieuses des catacombes, le tout supérieurement gravé et colorié. — La seconde partie de chaque volume, aussi considérable que la première, renferme toutes les autorités et les pièces justificatives. — La troisième, plus étendue encore, se

compose de l'explication scientifique, historique, hagiographique, archéologique, etc., de tous les faits simplement avancés au tableau. C'est ainsi que, pour le premier siècle, on trouve une dissertation, enrichie de gravures, sur les instruments de la passion et sur la tunique sans couture de Notre-Seigneur; une autre sur la date des Epitres apostoliques; une autre sur le martyre de saint Pierre et de saint Paul, sur les premières images de ces deux apôtres, sur Simon le Magicien, sur le système monétaire des juifs, à propos des trente deniers, etc. Tout cela est solide, clair, et si bien distribué « que rien plus, » comme dirait saint François de Sales. Voilà encore un livre qu'il serait désirable de traduire de l'italien en français et de reproduire avec toute sa perfection typographique. Il n'y a point de doute que ce ne soit, tel qu'il est, l'un des plus beaux types d'impression de ce siècle. Malheureusement, le prix en est fort élevé (13 francs le volume, et il y en aura 19), et, de plus, l'achèvement pourra se faire attendre de longues années, les huit premiers siècles ayant déjà demandé sept ans!

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, etc.

V. POSTEL, *chan. hon.*

---

## REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 février au 20 mars 1863.

### JOURNAUX.

*Constitutionnel.*

**22 février.** Ch. BERNARD-DEROSNE : *Dictionnaire de la langue française,* par M. Littré. — **22 février, 8 mars.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **23 février.** SAINTE-BEUVE : Œuvres de Louise Labé, la belle cordière. — **25.** Jacques VALSERRE : la Crise cotonnière et l'agriculture. — **1er, 10 mars.** Ch. BERNARD-DEROSNE : Revue bibliographique. — **2, 9, 16.** SAINTE-BEUVE : Ducis épistolaire. — **11.** P. DE TROIMONTS : *Souvenirs du Maroc,* par M. Charles Yriarte.

*France.*

**24 février.** E. CARO : *Histoire de la littérature française,* par M. D. Nisard, suite. — **27.** Académie française. Réception de M. le prince Albert de Broglie (discours). — **28.** E. CARO : Discours de M. le prince de Broglie et réponse de M. Saint-Marc Girardin. — **1er, 15 mars.** Louis FIGUIER : Sciences. — **2.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : Beaux-arts. Charles Muller. — **5.** Gustave MERLET : un Journaliste gentleman. M. John Lemoinne. — **6.** E. DE BARTHÉLEMY : *la Diplomatie vénitienne,* par M. Armand Baschet. — **13.** Charles AUBERTIN : *Histoire de la révolution française,* par M. Louis Blanc, tome XIIe. — **14.** Stéphane DE ROUVILLE : *l'Armée et la garde nationale,* par M. le baron C. Poisson. — **18.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : la Bibliothèque de M. Léopold Double.

*Gazette de France.*

**21 février.** A. DE PONTMARTIN : F. Halévy littérateur et romancier.— **25 février, 11, 18 mars.** J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — **27, 28.** Académie française. Réception de M. le prince Albert de Broglie (discours). — **1er mars.** A. DE PONTMARTIN : le Prince Albert de Broglie à l'Académie française. — **3, 4, 10, 12, 18.** Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame. — **8.** A. DE PONTMARTIN : M. Gui-

## CORRESPONDANCE.

Chaumont, le 15 avril 1863.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro de la *Bibliographie catholique*, vous publiez une lettre de M. l'abbé Postel sur le mouvement de la librairie italienne, où je lis le passage suivant :

« A Turin, au centre de la conjuration anticatholique, je vous si-
« gnalerai la librairie Marietti, qui, après avoir achevé la publication
« des *Œuvres complètes de saint Liguori*, entreprend hardiment la
« réimpression des Bollandistes, et promet une édition extrêmement
« soignée de cet incomparable monument de science, de critique et
« de théologie. »

Permettez-moi de vous faire observer que la réimpression des Bollandistes est une œuvre française et non pas italienne. Il y a deux ans que j'ai annoncé cette publication, dont le premier volume va paraître. La maison Marietti de Turin a simplement pris à l'avance pour l'Italie un certain nombre d'exemplaires de l'édition que je publie avec le concours des nouveaux Bollandistes, chez M. Victor Palmé, éditeur à Paris.

S. S. Pie IX a daigné agréer le patronage de cette nouvelle édition des Bollandistes, qui est recommandée par cent cinquante évêques, des membres de l'Académie française, des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et les savants les plus éminents de l'Europe.

Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de compter sur votre bienveillance pour la publication de cette lettre dans la *Bibliographie catholique*.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments de parfaite considération,

J. Carnandet,

Conservateur de la bibliothèque publique
de Chaumont (Haute-Marne).

# REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 21 mars au 20 avril 1863.

## JOURNAUX.

### *Constitutionnel.*

**23, 30 mars.** SAINTE-BEUVE : le Père Lacordaire. — **23 mars, 5, 19 avril.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences.— **27, 28 mars.** Académie française. Réception de M. Octave Feuillet (discours). — **7, 13 avril.** SAINTE-BEUVE : M. Octave Feuillet. — **14.** Ernest CHESNEAU : l'Art pendant la révolution. — **15.** Ch.-Bernard DEROSNE : Revue bibliographique. — **20.** Auguste VITU : les Œuvres de Paul Féval.

### *France.*

**22, 29 mars, 5, 12, 19 avril.** Louis FIGUIER : Sciences. — **24 mars.** E. CARO : Revue des livres. — **25.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : Beaux-arts. M. Martinus Kuyten-Brouwer. — **27, 28.** Académie française. Réception de M Octave Feuillet (discours). — **28.** E. CARO : Discours de M. Octave Feuillet et réponse de M. Vitet. — **30.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : Collection historique et bibliographique de M. le comte de la Bédoyère. — **31 mars, 16 avril.** Charles AUBERTIN : *Histoire parlementaire de France,* par M. Guizot. — **1er avril.** Gustave MERLET : *une Cause secrète,* par M. Gennevray. — **4.** Baron DE BAZANCOURT : Guerre d'Amérique. Récit des opérations militaires, suite.— **8.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : *la Chromo-lithographie et la diaphanie,* par M. J. Engelmann. — **9.** E. CARO : *Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens,* publiées par M. l'abbé Perreyve. — **17.** Hippolyte PRÉVOST : *du Suicide en France,* par M. Hippolyte Blanc. — **19.** Anatole LEGRAND : *Manuel des Sociétés de secours mutuels,* par par M. l'abbé Borel.

### *Gazette de France.*

**22 mars.** A. DE PONTMARTIN : M. Louis Veuillot. *Le Fond de Giboyer.* — **25, 30, 31 mars, 7, 8 avril.** Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame. — **27, 28 mars.** Académie française. Réception de M. Octave Feuillet (discours). — **29.** A. DE PONTMARTIN : M. Octave Feuillet à l'Académie française. — **1er avril.** J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — G. VÉRAN : *Pensées des divers âges de la vie,* par M. Grün. — **4.** L'abbé BLANC : *Pèlerinage de Paris à Jérusalem en passant par l'Allemagne et la Grèce,* par M. l'abbé Massoni. — **5.** A. DE PONTMARTIN : Mme Acarie; Mme Swetchine. — **12.** A. DE PONTMARTIN : *Etude de l'homme,* par M. de Laténa. — **19.** A. DE PONTMARTIN : les Romans et les romanciers de 1863.

### *Journal des débats.*

**21 mars.** Mme Mary MEYNIEU : lord Lansdowne. — **23.** J. JANIN : la Bibliothèque de M. Double. — **24, 25.** H. TAINE : les Poëtes anglais de la renaissance, suite.— **26.** PRÉVOST-PARADOL : *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle, par la Bruyère, nouvelle édition,* par M. Adrien Destailleurs. — **27, 28.** Académie française. Réception de M. Octave Feuillet (discours). — **29 mars, 13 avril.** Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux, et des signes du temps.— **31 mars.** CUVILLIER-FLEURY : le dernier des romantiques.— **1er avril.** Emile DESCHANEL : Variétés.— **3.** PRÉVOST-PARADOL : Romans et voyages. — **2, 4, 9.** Henri BAUDRILLART : Exposition internationale de Londres. Rapports des jurés français. — **5.** L'abbé MARTIGNY : *Inscriptions chrétiennes de la ville de Rome antérieures au* VIIe *siècle,* éditées par M. de Rossi. — **7.** Ch. DAREMBERG : *la Morale avant les philosophes,* par M. L. Ménard. — Louis RATISBONNE : quelques Ouvrages en vers. — **11.** Fs BARRIÈRE : Variétés. — **15.** PRÉVOST-PARADOL : *les Etats-Unis d'Amérique en* 1863, par M. John Bigelow.— **17.** CUVILLIER-FLEURY : de la Poësie française dans ses rapports avec le goût public, et incidemment de quelques recueils de poësies nouvelles.

### *Journal des villes et campagnes.*

**21, 28 mars, 4, 17 avril.** Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame. — **21 mars.** H.-Marie MARTIN : *l'Enthousiasme, roman,* par Mme Marie Gjertz. — **26.** Louis MOLAND : *Œuvres complètes de Molière.* — **28.** Etienne RÉCAMIER : Académie fançaise. Réception de M. Octave Feuillet. — **29.** Académie française Réception de M. Octave Feuillet (discours).— **2 avril.** Le P. LESCŒUR : *les Espérances de l'Eglise,* par le P. Ramière. — **5.** Louis MOLAND : les Drames liturgiques au moyen âge pendant les jours de Pâques. — **7.** Victor PIERRE : *l'Idéal. Raison et catholicisme,* par M. Charles Chevé. — **9.** Henry MOINE : *le Christ et le Monde,* par M. l'abbé Gabriel.

Sur le chemin de l'honnête homme
Dieu met le pain de chaque jour.

L'enfant grandit. Pendant sa route
Le ciel s'obscurcit; comment voir,
A travers le brouillard du doute,
La ligne droite du devoir?
Sous ces astres bénis qu'on nomme
La foi, l'espérance et l'amour,
Marchons sans crainte et sans détour.
Sur le chemin de l'honnête homme
Dieu met le pain de chaque jour.

Les passereaux, dit l'Evangile,
N'ont pas de grenier à froment;
Le lis ne tisse ni ne file
Son magnifique vêtement;
Par ces dons célestes qu'on nomme
La foi, l'espérance et l'amour,
Marchez sans crainte et sans détour.
Sur le chemin de l'honnête homme
Dieu met le pain de chaque jour.

N'oublions pas de dire que les airs notés des chansons maritimes les accompagnent, et que les marins feront bien d'embarquer ce volume avec eux, comme inspiration de patriotisme et comme distraction aux tristesses de l'exil. ANOT DE MAIZIÈRE.

**144. HISTOIRE** *de saint François d'Assise,* par M. J.-M.-S. DAURIGNAC. — 1 volume in-12 de 378 pages (1861), chez A. Bray; — prix : 3 fr.
**145. HISTOIRE** *de saint Jean François de Régis,* par M. J.-M.-S. DAURIGNAC. — 1 volume in-12 de VIII-438 pages (1862), chez A. Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

Voici deux vies de saints dont nous aurions dû parler depuis longtemps; mais les précédents ouvrages signés du même nom sont assez connus pour qu'on accepte ceux-ci sans recommandation. C'est toujours le même soin consciencieux dans les recherches, la même simplicité dans le récit. L'auteur a puisé à bonnes sources; il a lu, discuté, analysé tout ce qui a été écrit sur les saints dont il raconte l'histoire. Partout on devine le travail; on ne le sent nulle part.

Il faut bien l'avouer, notre siècle s'occupe peu des saints. En dehors du monde exclusivement religieux, qui, par exemple, connaît saint François de Régis, si ce n'est peut-être par l'œuvre qui porte son nom? Cependant, quel homme de foi et d'abnégation n'était-ce pas! Son histoire fera connaître en lui une des plus nobles figures

du XVI^e^ siècle; ce n'est pas assez : elle le fera aimer. Il est la personnification vivante de la charité et du zèle sacerdotal. Le prêtre, le religieux, trouveront en lui un modèle excellent des vertus propres à leur état; les simples fidèles, en voyant une fois de plus ce qu'il en coûte de sacrifices et d'immolations de toute sorte à l'homme apostolique pour sauver les âmes, devront se sentir encouragés dans la lutte qu'ils ont à soutenir contre leurs propres passions.

Nous avons peu de choses à dire sur l'histoire de saint François d'Assise. Il semble vraiment que le cœur du séraphique François et l'esprit de foi de ses premiers disciples ont inspiré l'auteur pendant qu'il écrivait son livre. On vit avec le saint, on se prend à regretter à chaque instant de ne point s'être trouvé là, tant le récit s'empare puissamment de l'âme. Tout est raconté, et pourtant il n'y a rien de trop. Les détails ne font aucun tort à l'ensemble; des anecdotes, certains traits de caractère finement et vivement dessinés ajoutent à l'intérêt des faits principaux. La nombreuse famille de saint François voudra lire cette vie de son bienheureux père; nous la conseillons aussi aux gens du monde, même à ceux qu'on appelle ou qui se disent esprits forts. Il y a quelques années, on se fût révolté contre le merveilleux, contre le surnaturel, qui se montre du commencement à la fin de cette histoire; aujourd'hui, l'ironie n'est plus acceptable : quand on croit aux *médiums*, on peut bien accepter les apparitions de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des saints, à une âme dont « la conversation est déjà dans le ciel, » selon l'expression de l'Apôtre. Bien des têtes ont tourné depuis quelque temps, grâce au spiritisme, aux tables parlantes, etc.; elles feraient bien de prendre maintenant un repos devenu nécessaire. Le surnaturel divin apporte à l'âme une douce quiétude, et la remet bientôt des plus violentes agitations.

**146. HISTOIRE** *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Collection de 24 volumes in-18 d'environ 216 pages chacun, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. le volume.

Nous pouvons enfin terminer le compte rendu de cette collection si remarquable, si utile de nos jours, et dont nous avons déjà parlé dans nos tomes XXIV, p. 398, XXVII, p. 391, et p. 200 du présent volume.

147. LES PAPES ET LE PROTESTANTISME. — XVI^e^ *siècle.* — (T. XVIII de la collection.) — 1 volume (1862). — L'auteur arrive à l'une des époques les plus importantes de l'histoire de l'Eglise et des papes;

car avec le XVI[e] siècle commence une révolution dont nous voyons encore les tristes suites. Il continue donc à venger la grande institution de la papauté des calomnies dont les ennemis de l'Eglise la poursuivent avec un nouvel acharnement. Dans ce volume si digne d'intérêt, il montre Jules II achevant l'œuvre d'Alexandre VI; Léon X présidant à la renaissance des lettres et des arts, mais surtout préparant, au concile de Latran, la vraie réforme, dont la fausse réforme a empêché les heureux résultats pour une grande partie de la chrétienté. Un chapitre spécial est consacré au récit historique des commencements du protestantisme et de son établissement dans les différentes contrées d'Europe : de cette manière, il rend plus saisissant le rôle toujours providentiel de la papauté, au milieu des événements produits par ce mouvement funeste, principalement en Allemagne et en Angleterre.

148. SAINT PIE V ET SIXTE-QUINT. — (T. XIX de la collection.) — 1 volume (1862). — Ce volume se divise en cinq chapitres : la suite des papes depuis Léon X jusqu'à saint Pie V, le pontificat de saint Pie V, celui de Grégoire XII, celui de Sixte-Quint, et enfin la suite des successeurs de Sixte-Quint jusqu'à Clément VIII inclusivement. L'auteur montre la vraie réforme catholique commencée par Léon X faisant de continuels progrès, grâce aux vertus et au zèle des papes, à l'heureuse influence des saints qui se multiplient, des ordres religieux qui se fondent, et surtout du concile de Trente, qui vient opposer la vérité à l'erreur, la discipline aux abus, et la pure morale de l'Evangile aux folles imaginations et aux déréglements des sectaires. — S'appuyant sur les monuments historiques les plus recommandables, il n'oublie pas, à mesure qu'il avance dans la carrière, de réfuter directement, par le récit des faits, les historiens les plus hostiles à la papauté : car son but, dans toute cette collection, est surtout de dissiper les préjugés, et de justifier la papauté en la montrant telle qu'elle est.

149. LES PAPES ET LE JANSÉNISME. — (T. XX de la collection.) — 1 volume (1862). — M. Chantrel, après avoir complété l'histoire de Sixte-Quint et de ses premiers successeurs, passe ici rapidement en revue les papes du XVII[e] siècle. Il nous montre le protestantisme, le jansénisme et le gallicanisme venant tour à tour se heurter contre le roc inébranlable sur lequel repose l'Eglise. Le protestantisme est vaincu comme doctrine, mais il acquiert de grands avantages politiques, qui ne tarderont pas à provoquer d'irréparables malheurs; le

jansénisme est également vaincu comme doctrine, mais il donne naissance à de déplorables erreurs, qui doivent amener les plus funestes catastrophes; le gallicanisme, vainqueur d'abord, finira, à la longue, par périr dans son triomphe même, quand on reconnaîtra, par une funeste expérience, combien il est dangereux d'affaiblir l'autorité légitime du saint-siége et des premiers pasteurs. Tels sont les graves sujets dont l'examen remplit tout ce volume. On aimera particulièrement à y étudier les rapports entre les papes et les rois Henri IV et Louis XIV. On ne pourra s'empêcher d'admirer partout la calme toujours auguste du saint-siége au milieu des tempêtes et des agitations diverses que soulève contre lui le souffle de l'esprit du mal; et l'on se verra forcé de reconnaître dans tous les événements la main divine qui dirige la barque de Pierre.

150. Les Papes et le philosophisme. — (T. XXI de la collection.) — 1 volume (1862). — On a vu trois ennemis, tour à tour d'abord, simultanément ensuite, assaillir l'Eglise catholique au xvii[e] et au xviii[e] siècle : le jansénisme, le gallicanisme et le philosophisme. L'auteur nous fait assister à cette lutte, dans laquelle le saint-siége eut les gouvernements quelquefois pour défenseurs, mais le plus souvent pour adversaires. Il nous montre les ravages causés par les doctrines jansénistes et gallicanes et par l'impiété des philosophes, et les maux plus grands encore qui en résultèrent dans la seconde moitié du xviii[e] siècle. Son livre est naturellement divisé en trois grandes sections, en rapport avec les trois grands ennemis que l'Eglise eut alors à combattre. La première nous montre Alexandre VII et Clément IX luttant contre le jansénisme; la seconde, Clément X, Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII aux prises avec le gallicanisme; enfin, la troisième, Clément XI et Innocent XIII soutenant les droits de l'Eglise et la vérité de la religion attaqués simultanément par le jansénisme et le philosophisme.

151. Pie VI et la révolution. — (T. XXII de la collection.) — 1 volume (1862). — Ce volume est aussi divisé en trois parties : la première continue à retracer les progrès de la lutte de la papauté contre le philosophisme; la seconde est spécialement consacrée au récit de l'abolition de la Compagnie de Jésus; la troisième embrasse tout le pontificat de l'admirable Pie VI. Ainsi, dans la première apparaissent successivement les papes Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV; — dans la seconde, Clément XIII et Clément XIV, témoins de la conjuration universelle déchaînée contre l'Eglise ; —

dans la troisième, l'immortel et vénérable Pie VI aux prises avec l'esprit révolutionnaire, le joséphisme, le léopoldisme, et devenant lui-même captif. On comprend quel intérêt doit avoir le récit de tels événements.

152. Pie VII et Napoléon I[er]. — (T. XXIII de la collection.) — 1 volume (1862).—Nous arrivons à l'histoire contemporaine. L'auteur, qui n'a jamais oublié de prouver par les faits que la papauté est une institution divine, divinement protégée ; que la souveraineté temporelle des papes est une institution légitime et bienfaisante, ne pouvait omettre de recueillir ici cette grande démonstration, et d'en appeler de nouveau aux faits, en offrant à nos regards les beaux règnes de Pie VII, de Léon XII, de Pie VIII et de Grégoire XVI.

153. Pontificat de Pie IX. — (T. XXIV et dernier de la collection.) — 1 volume de 364 pages (1862). — Le pontificat de Pie IX sera certainement un des plus mémorables de l'histoire : il résume en lui, pour ainsi dire, toutes les extrémités, les triomphes et les humiliations, les joies et les douleurs, les acclamations et les outrages ; il est la représentation fidèle de la vie de l'Eglise, qui ne fait elle-même que reproduire les diverses phases de la vie du Sauveur. C'est la belle pensée de l'historien (p. 5). Ne pouvant embrasser dans toute son étendue ce vaste et magnifique sujet, il s'est attaché principalement à faire comprendre ce qu'on appelle aujourd'hui la question romaine, à montrer combien la papauté est loin d'avoir démérité, et à faire ressortir le témoignage éclatant des faits en faveur de la force indomptable de l'Eglise, malgré toute la fureur de ses ennemis. C'est ici le lieu de répéter la parole évangélique : « Les « portes de l'enfer ne prévaudront point entre elle. » — Dans six chapitres, l'auteur nous présente successivement la question romaine, la jeunesse de Pie IX, les premières années de son pontificat, la période de tranquillité qui s'étend de 1849 à 1858, les dernières épreuves, et les fêtes récentes de la Ville *éternelle,* lors de la canonisation des martyrs du Japon.

Nous ne pouvons nous-mêmes entrer dans tous les détails ; mais ce que nous n'omettrons pas, en terminant ce rapide aperçu, c'est d'exprimer toute l'admiration et toute la joie que nous a fait éprouver la lecture attentive de l'*Histoire populaire des papes*. Ce qui nous a surtout frappés, c'est le calme avec lequel l'auteur attaque et renverse tant de batteries élevées contre l'Eglise, dans la suite des siècles, par le mensonge et la calomnie : on dirait un reflet de la sérénité

divine de l'Eglise. Honneur donc à M. Chantrel, et gloire à Dieu qui suscite à la vérité de tels défenseurs ! M. DARDY.

**154. LES HOMONYMES DE L'HISTOIRE**, par Mme BOURDON (Mathilde Froment). — 1 volume in-12 de VIII-212 pages (1863), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr.

On connaît le mérite et le style charmant de Mme Bourdon, qui, dans ses nombreux écrits, n'a jamais ennuyé aucun lecteur, les a toujours séduits tous, et n'a rien publié qui ne fût exempt de tout danger pour tous les âges. Le léger volume qu'elle nous donne aujourd'hui a son intérêt comme les précédents. Bien des hommes, même instruits, confondent, quoiqu'ils soient illustres à des titres très-divers, des personnages portant les mêmes noms (homonymes). Ainsi, il y a deux Symmaque philosophes ; à côté d'eux, l'auteur eût pu placer les deux Sénèque. Il y a deux Cromwell, Thomas et Olivier, dans deux phases différentes de l'histoire d'Angleterre ; — deux don Carlos, l'un, des princes de Portugal, l'autre, de la maison d'Autriche et des princes espagnols ; — deux don Juan, l'un fils naturel de Charles-Quint, l'autre fils naturel de Philippe IV ; — deux le Tellier sous le règne de Louis XIV ;—deux Maria Padilla ; — deux Montecuculli ; — deux comtes de Saint-Germain ; et, dans les lettres, deux Young, — deux Fleury, — deux Saint-Pierre, — deux Laharpe, — deux Bacon, — deux Bachaumont, — quatre Lebrun. L'auteur aurait pu étendre beaucoup cette liste ; mais elle a voulu faire d'un livre qui instruit un livre qui intéresse, et elle a raconté, dans sa gracieuse manière, tout ce qui, dans la vie de ces personnages, peut attacher le lecteur en l'instruisant. Nous ne voyons à critiquer que ce qu'on lit de Bernardin de Saint-Pierre : « Le Créa« teur, visible dans sa création, était sa philosophie et toute sa théologie, et, bien qu'il n'ait jamais écrit une ligne contre la religion, « rien non plus ne porte à croire qu'il ait eu une foi plus pratique et « plus solide (p. 88). » Ce passage ne serait-il pas un jugement téméraire ? Il est constant que, présenté dans sa jeunesse, chez Mlle de l'Espinasse, à d'Alembert et aux autres philosophes, Bernardin de Saint-Pierre refusa leur appui et déserta vite leur société, à cause des propos impies qui l'effrayaient. Il y a encore de lui des traits plus saillants. Avant qu'il épousât Mlle Didot, une jeune, belle et riche jeune fille de Lausanne s'éprit de lui en lisant ses *Etudes de nature*, et lui écrivit, du consentement de sa mère, une lettre où

pold Ranke, qui en a inséré de nombreux extraits dans une *Histoire de France aux* XVI^e *et* XVII^e *siècles*, non encore traduite en français. Ce sont ces extraits, au nombre de deux cents environ, que M. Rolland a traduits, réunis dans ce volume et annotés. L'annotation ne lui a pas dû coûter grand'peine, car elle ne consiste guère qu'en quelques passages copiés de Saint-Simon. Quant à la correspondance nouvelle, naturellement, — c'est son métier d'éditeur, — il en exalte l'importance, en s'appuyant sur les paroles de son rival même, M. Brunet, transcrites tout à l'heure. — Lettres confidentielles, notez-bien, nous dit-il, et adressées par des *occasions sûres;* soustraites, par conséquent, à la censure des agents de la poste qui bridaient cette plume libertine et étouffaient le franc parler de cette femme, plus « forte en gueule » qu'aucune Dorine de comédie! — Eh bien, soit que Madame se moquât du *cabinet noir*, soit que Léopold Ranke, — ce qui est probable, — l'ait soumise à une censure et à une expurgation rétrospectives, la correspondance nouvelle, — en dépit des conjectures de M. Brunet et des promesses un peu vantardes de M. Rolland, — est beaucoup moins audacieuse que la première, beaucoup moins riche, — si richesse il y a, — en commérages scandaleux, en détails cyniques et orduriers. Si l'on excepte un petit roman où on lui fait jouer un rôle assez ridicule, à elle la moins romanesque des femmes, grâce à sa laideur, à son humeur, à ses habitudes repoussantes, rien, dans ces lettres, qui nous ouvre sur elle le plus petit jour nouveau; rien, non plus, qui enrichisse de détails bien précieux ce qu'elle nous avait appris déjà de la cour de Louis XIV, des personnages et des événements contemporains. Aussi, pour ne pas perdre ici de temps ni de place, ne pouvons-nous que renvoyer nos lecteurs au long article où nous avons rendu compte de la correspondance éditée par M. Brunet (t. XXI, p. 108), en les priant d'étendre aux lettres nouvelles le jugement porté sur les premières. — Le mieux, — puisqu'on veut que tout cela ait une valeur historique, — serait de fondre ensemble, dans l'ordre chronologique, toutes les lettres de Madame, qui s'éclaireraient ainsi les unes les autres, et compléteraient le portrait de l'auteur et de son temps.

U. Maynard.

184. **NOUVEAU MANUEL** *épistolaire*, ou *Recueil de lettres embrassant les quatre périodes de la vie : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et l'âge mûr, suivi de modèles de lettres de change ou d'opérations commerciales, tirés de nos meilleurs auteurs, et propres à être donnés en devoirs aux élèves des deux sexes*, par

M. Fresse-Monval; — 4e *édition, revue et corrigée.* — 2 volumes in-12 de 348 et 360 pages (1858), chez V. Sarlit; — prix : 4 fr.

Ces deux volumes contiennent des modèles pour la correspondance de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de l'âge mûr, du commerçant, etc. A qui serviront-ils? A ceux qui voudraient un secours pour faire face à des nécessités réelles? C'est beaucoup trop embrasser, et les circonstances de la vie sont si variées, les lettres demandent tant de naturel, qu'il faudrait plaindre ceux qui compteraient sur cette ressource. N'y voyons alors qu'un livre classique, un recueil d'exercices à proposer aux élèves, et avouons d'abord qu'il y a là, en effet, d'excellents modèles tirés des lettres si connues de Mme de Sévigné et de Voltaire, de celles de Racine, qui ne le sont pas assez; mais ces modèles sont noyés dans des canevas plus longs que les corrigés, et accompagnés de préceptes minutieux à l'excès, et quelquefois peu fondés. Ensuite, que de banalités dans une foule de corrigés sans signature! et que de sujets peu convenables! Est-il nécessaire, disons mieux, est-il opportun d'exercer les élèves à demander du chocolat au père (t. I, p. 58), des confitures à la grand'mère (ibid., p. 61)? de former un collégien ou une jeune pensionnaire à décrire les ennuis mortels de leur *prison* (ibid., p. 56 et 211), la *tyrannie perfide* du maître d'étude (ibid., p. 244), ou de la dame surveillante; à raconter les petites émeutes d'encriers jetés à la tête des surveillants (ibid., p. 245) etc.? Il y a là un manque de tact que nous ne concevons pas chez M. Fresse-Monval, professeur. Les professeurs de nos jours ont déposé l'antique verge d'Orbilius, *plagosi Orbilii;* — nous ne pensions pas qu'ils dussent la remettre, à leur propre préjudice, entre les mains de leurs élèves. J.-A. Vissac.

185. **LES MÉDIATEURS** *et les moyens de la magie, les hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital,* par M. le chevalier Gougenot Des Mousseaux. — 1 volume in-8° de XVI-448 pages (1863), chez H. Plon; — prix : 6 fr.

M. Gougenot Des Mousseaux poursuit courageusement sa lutte contre une des maladies les plus dangereuses de notre siècle, la magie. Après *Dieu et les dieux*, après *Mœurs et pratiques des démons*, après la *Magie au* XIXe *siècle* (Voir nos t. XIV, p. 23, XIII, 573, XXIV, 483), voici un nouveau livre, supérieur à ses aînés par les problèmes qu'il renferme et la sagacité heureuse avec laquelle plusieurs sont résolus. Dans la *Magie au* XIXe *siècle*, l'auteur avait surtout examiné

la magie moderne dans son principe constitutif; il l'avait dégagée des travestissements que lui font subir les grands prêtres du magnétisme et du spiritisme; il en avait démontré la nature et les caractères sataniques, et il avait relégué parmi les chimères tous ces fluides multiformes dans lesquels la superstition démoniaque abrite ses menées ténébreuses. Aujourd'hui, il va plus haut et plus loin. D'une part, il entre au cœur de son sujet, pour y prendre sur le fait les médiateurs de la magie et leurs moyens d'action; d'autre part, il saisit corps à corps la fausse science physiologique et médicale, et, à la triple lumière de l'histoire, de la religion et de la philosophie, il fouille dans leurs profondeurs les fondements de la magie.

Après une charmante causerie avec le lecteur, causerie qui résume des travaux antérieurs et met en relief l'importance de cet écrit, l'auteur nous initie à la connaissance des médiateurs et des moyens de la magie; et ici commence une série de faits aussi instructifs que piquants. Nous sommes en compagnie des médiums du spiritisme; nous les voyons dans l'antiquité païenne, chez les Juifs, puis, de nos jours, en Chine, en Amérique et en Europe. Leurs actes se déroulent avec ordre et précision, et ils sont d'une telle nature et d'une si lumineuse authenticité, qu'on ne saurait méconnaître le *satanisme* qui y éclate. Il serait impossible de les décrire par le menu, et ils échappent d'ailleurs à toute analyse. Contentons-nous d'un rapide coup d'œil.

Voici le médium Home en Italie, à Paris, où il nous revient, dit-on, dans toute sa puissance infernale, comme un messager de malheurs; voici les dernières merveilles spirites, la livraison d'un esprit, les Christ, les médiums à baisers, à sécrétions d'or et de diamants; voici les médiums en Chine, les modes d'action et d'enchantement des tables dans ce pays, les superstitions dégoûtantes et cruelles, les résultats désastreux. Ensuite, nous franchissons de nouveau par la pensée dix-huit siècles, et nous sommes dans les temples avec les médiums de l'antiquité, tout à la fois prêtres et médecins, législateurs, philosophes et savants. Ces prêtres sont charmeurs; ils endorment dans les temples, dans les sépulcres, comme nos magnétiseurs dans les salons, ou bien ils s'endorment eux-mêmes, et pendant ce sommeil ils guérissent, prophétisent ou font prophétiser. Ailleurs, nous avons devant nous le bâton sacerdotal, signe du pouvoir naturel et surnaturel; il est rayon, caducée ou crosse, baguette de fée, manche à balai de sorcière, bâton de magicien, de magistrat, de commandement, canne de

magnétisé ou canal à fluide. Et ce n'est pas tout : la magie antique, comme la magie moderne qui en est le plagiat, a ses sacrements infernaux, horrible contrefaçon des sacrements catholiques. L'attouchement, le *contact ou* l'imposition des mains, sont les canaux très-ordinaires des effluves sataniques, et de là encore des prodiges fascinateurs : témoin, au dire de Tacite, les cures merveilleuses par le pied de Vespasien ; témoin encore les guérisons par le pied de Pyrrhus, par les doigts d'Adrien, des *saludadores* (magiciens espagnols) et de tant d'autres. Toutes ces choses sont l'antithèse et la profanation des moyens de l'action divine. Cette action se manifeste, elle aussi, par le sommeil, par le contact et l'imposition des mains. Et qu'on ne pense pas qu'en tous ses récits M. Gougenot Des Mousseaux se laisse conduire par une imagination folâtre, avide de l'étrange et colligeant au hasard, avec plus de zèle que de sagesse, toute sorte de nouvelles dans les vastes champs antiques, modernes ou contemporains de la magie. Il est, au contraire, fort difficile, et comme il abonde en documents irréfutables, il a la générosité de sa richesse ; il abandonne bien des choses qu'une critique sévère ne pourrait lui disputer, et il ne retient que la meilleure part de ce que trouve sa science infatigable. On doit donc ou récuser toute l'histoire, ou accepter les témoins si nombreux qu'il fait parler devant le tribunal du bon sens. En outre, on abdique sa raison d'homme, on se retranche dans la folie du parti pris, quand on veut expliquer par l'hallucination ces faits irrécusables, qui sont le fond même des traditions de tous les peuples.

Hallucination ! voilà le grand mot de bien des savants de nos jours, rebelles à l'évidence. Et ici nous passons, avec M. Gougenot Des Mousseaux, d'une immense région toute peuplée de merveilles sataniques dans celle de la philosophie. De toutes les sciences, la *médecine* est actuellement la plus atteinte par le naturalisme ; elle refuse de ployer sous l'ordre surnaturel ; son orgueil n'est pas vaincu par l'évidence, et, pour résister avec quelque honneur, elle s'arme du mot hallucination. M. Gougenot Des Mousseaux se tourne avec une vigueur qui ne laisse pas d'être cruelle, si chevaleresque qu'elle soit, contre ceux qui en abusent. Où sont les hallucinés ? Seraient-ce par hasard ces myriades d'historiens et d'annalistes de tous les âges, que la science admire quand ils racontent des faits de l'ordre naturel, et qu'elle condamne aussitôt que leurs témoignages unanimes la blessent dans ses préventions ? Ces hommes graves, devant qui les siècles ont dû s'incliner,

ne savent-ils plus ni voir, ni entendre, ni raisonner? n'ont-ils plus ni judiciaire, ni sens commun, parce qu'ils attestent en très-grand nombre, et par le martyre, les faits extra-naturels dont ils furent témoins? Et quand il plaît à ces puissances spirituelles que reconnaît à l'unanimité la théologie des nations, d'intervenir dans le gouvernement des affaires de ce monde, ne peut-on connaître et révéler leurs œuvres de *visu* sans être un imposteur ou un insensé? Mais alors, ce ne sont pas seulement les plus accrédités des auteurs qu'il faut taxer de folie ou de mensonge, ce sont aussi les foules qui ont vu, qui ont entendu, qui ont touché de leurs mains. Si bien qu'on doit dire,— au risque de confiner au ridicule : l'hallucination est un mal endémique des multitudes ; elles sont non pas une fois, mais des milliers de fois, tout le long des âges, victimes des plus insensées ou des plus cruelles illusions. N'est-ce pas l'école systématiquement incrédule qui est ici frappée d'hallucination mentale?

Cette maladie de l'esprit, et peut-être du cœur, M. Gougenot Des Mousseaux la sonde d'une main ferme et courtoise, et, à force d'être sérieux, il arrive à nous égayer avec les inventions puériles de MM. Eusèbe Salverte et Littré, deux disciples de l'*école de Charenton* (cette qualification n'est pas de nous). Quoi donc! des grenades qui renversent les remparts de Jéricho! la poudre à canon des mines de Moïse remettant en place chaque grain du sol qu'elle fait voler en poussière! un feu d'artifice savant comme un membre de l'Institut et docile comme un compère! le chimiste Elie faisant descendre et agir à sa guise le feu du ciel! Ce sont là les ressources d'esprit de ces docteurs; ils ne croient point aux miracles de la Bible, et ils publient gravement ces contes à dormir debout! Vraiment, leur hallucination n'est-elle pas celle des Syriens, que le prophète Elisée, par un acte de divine justice, frappa d'aveuglement?

Nous arrivons à la partie philosophique du livre.

L'auteur veut montrer que toutes les erreurs anciennes et modernes sur le principe vital qui est dans l'homme et sur le fantôme ou spectre humain, s'enchaînent et vont se perdre ensemble dans les abîmes de la magie. Certes, la théorie est originale; mais est-elle aussi solide que brillante? C'est ce qu'il faut rapidement examiner.

Les doctrines de l'auteur sont irréprochables. Avec les grands docteurs de l'Eglise, avec l'Eglise elle-même, il distingue les anges des esprits de ténèbres; il reconnaît qu'en ce monde les anges sont les ministres de Dieu, et que les démons exercent sans relâche une in-

fluence désastreuse. En outre, dans une savante analyse tirée de saint Thomas, il établit que la plante, l'animal et l'homme doivent chacun leurs propriétés vitales à une âme, mais que cette âme diffère de nature dans chacun de ces êtres. Il constate, dans un langage philosophique d'une grande précision, que l'âme *intellective*, qu'il nomme la *forme humaine*, est et doit être la seule forme, c'est-à-dire l'unique force animique du corps, « vivifiant le corps, dit saint « Augustin, par son alliance avec lui, et se réglant elle-même par sa « raison. » — Jetant un coup d'œil sur l'antiquité païenne, il nous fait voir chez les Egyptiens, chez les mages de la Chaldée et les autres sectateurs de Zoroastre, ainsi que dans la Grèce et à Rome, la fausse théorie du principe vital distinct de l'âme intelligente, et, allant plus loin, il estime que cette grave erreur était génératrice de la magie. Dans l'opinion de ces peuples, dit-il, l'âme brutale et sensitive s'envolait, à l'heure de la mort, avec l'âme raisonnable dont elle était l'image, pour partager ses peines ou ses récompenses; souvent aussi l'une et l'autre revêtaient, pour se montrer sur la terre, la forme de divers fantômes et de simulacres d'animaux. Ce fantôme ou simulacre, les Grecs le nommaient *Eidôlon*, et pensaient qu'il tenait le milieu entre l'âme et le corps. Cet *Eidôlon* est le *Nephesh* des rabbins thalmudistes. Les philosophes néoplatoniciens de l'école d'Alexandrie nommaient ce corps-âme, séparé du corps grossier, *Astroëidê*, c'est-à-dire qui a l'éclat des astres. C'est de cette âme-corps, se faisant spectre ou fantôme, que nous entretiennent les poetes grecs et latins, spécialement Homère, Virgile, Lucrèce et Ovide. Or, dans les évocations, « ce n'était point l'âme elle-même qu'on évoquait, mais le si- « mulacre, l'*Eidôlon* (p. 295). » Ces âmes, ces simulacres, ces fantômes, dit plus loin l'auteur (p. 300), ne signifiaient *le plus souvent* que les génies, les mânes, les larves et les lémures. « D'où il nous reste « à conclure, ajoute-t-il, qu'il n'y a guère d'autres dieux que l'homme, « passant à l'état divin après que la mort lui a fait traverser l'état de « démon (ibid.). » Cette conclusion est forcée, et M. Gougenot Des Mousseaux convient lui-même, quelques lignes plus haut, qu'il faut entendre, la plupart du temps, par génies, les anges ou les démons qui nous gardent ou nous épient. C'est qu'en effet, l'ancien polythéisme ne déifiait pas seulement les hommes, mais aussi les anges. Dès lors, nous ne pouvons admettre cette théorie ainsi formulée : « Etudier les « mânes, les génies, les démons, les spectres, dans la plupart des au- « teurs idolâtres, ce n'est donc *guère*, en définitive, qu'étudier une

« partie de la personne humaine, c'est-à-dire une ou plusieurs de ses « âmes, selon les lieux ou les temps (p. 304). » L'idolâtrie évoquait, avec les âmes des hommes, les anges ou génies ; et ainsi l'on ne peut dire, sans exagération, que la vieille magie, qui avait ses racines dans les traditions primitives corrompues par les passions, n'eut guère pour objet que de faire adorer les démons sous la forme de l'âme-corps réunie à l'âme intelligente, et se révélant avec elle dans le spectre ou fantôme. En conséquence, on ne peut pas affirmer davantage que la magie moderne, et spécialement le spiritisme, reproduisent sous nos yeux toute la magie antique. La première prétendait évoquer les anges comme les âmes ; la seconde n'aurait pour but, s'il fallait l'en croire, que de nous mettre en communication intime avec les morts, à l'aide du fantôme humain, qui ne serait que l'irradiation du *périsprit* des spirites ou de l'âme-corps des anciens. — Toutefois, si la théorie de M. Gougenot Des Mousseaux est absolue, elle est, dans un sens restreint, parfaitement juste. Dans l'antiquité païenne, comme de nos jours, on imaginait une âme-corps intermédiaire entre l'âme intelligente et les organes, pour faire croire aux peuples qu'elle apparaissait dans les évocations, et en compagnie de l'âme pensante, sous forme de fantôme, et c'est ainsi qu'en croyant adorer des *âmes humaines*, le paganisme n'adorait que des *anges déchus*. Cette criminelle superstition se retrouve dans le spiritisme. Sous prétexte de révéler une science nouvelle, il rétrograde vers la barbarie ; loin d'inventer, il ne commet qu'un vil plagiat.

Séduit par le mirage de sa théorie, l'auteur se laisse entraîner bien loin. Il prétend que l'école médicale de Montpellier, dont on connaît les doctrines spiritualistes, est panthéiste et entachée de magie, parce qu'elle reconnaît une force vitale « bien distincte de l'âme rationnelle, « une force qu'elle appelle harmonie, unité physiologique et patho- « logique (p. 344). » Assurément, elle se trompe, et ici même nous avons dit pourquoi (p. 60 du présent volume) ; mais cette force vitale n'est pas du tout l'âme-corps admise par les anciens. Elle en diffère absolument par ses destinées, suivant l'affirmation très-précise de cette école. « La force vitale, dit-elle, ne pense pas ;... elle est soumise « à la caducité, à la résolution, à l'anéantissement (p. 345). » Comment donc une telle force pourrait-elle, une fois éteinte, se donner en spectacle comme fantôme humain sur les scènes de la magie ? Et en quoi, d'ailleurs, une âme purement animique, semblable peut-être, dans la pensée de cette école, à l'âme des bêtes, serait-elle une émanation né-

cessaire du Dieu-nature? Donc, rien de commun, selon nous, entre une telle école, estimable à tant d'égards, et le panthéisme ou la magie. Il n'est pas même complétement exact,— et ici encore nous trouvons que l'auteur n'a pas assez de mesure, — que toutes les doctrines du magnétisme moderne soient calquées sur les vieilles erreurs de l'idolâtrie. Pour bien des partisans du somnambulisme, il n'existe pas deux âmes; il n'y en a qu'une : ils l'appellent fluide vital, et par les vibrations de ce fluide électrique, odique, astral ou universel, ils prétendent expliquer sans évocation, sans magie, tous les phénomènes magnétiques. L'affirmation de M. Gougenot Des Mousseaux n'est logiquement incontestable qu'en ce qui touche la haute école des Rogers et des Delaage. Encore cette école, tout en admettant la formation du fantôme par les émanations du principe vital, prétend-elle n'avoir recours qu'au naturalisme pour rendre raison des phénomènes, quels qu'ils soient. Suivant sa théorie, le principe vital est composé d'une matière subtile, rayonnante au dehors, et pouvant, de la sorte, par ses effluves continues, disperser dans l'atmosphère des vapeurs qu'il a pompées, qu'il s'est assimilées par ses suçoirs, qu'il a modelées sur ses formes. Ce ridicule système inspire à l'auteur une page brillante, mais quelque peu excentrique : « Oh! dit-il, si le goût des avanies ne « vous tient fortement au cœur, veuillez donc y songer, messieurs « les interprètes des secrets de la nature; oui, chaque jour, chaque « instant, en quels hideux et détestables endroits ne vont point vous « loger vos émanations, vos sécrétions, dont chaque particule, chaque « atome contient réellement et en vérité votre personne tout entière! « Vous le dites, et votre doctrine le maintient : votre sueur, vos ex- « pectorations, vos exhalaisons, vous ont fait passer par milliers « d'exemplaires, et tout entiers, esprit et corps, sous forme de parti- « cules, dans le drap de ce paletot, dans le cuir de cette chaussure, « dans les plis humides de ce mouchoir... Là donc, et je le répète, « où chacune des particules quasi-eucharistiques de votre personne « vous a rendus réellement présents, que d'insultes à boire!... Oh! « de quelle noire et amère liqueur vous colore et vous abreuve le « pinceau sur la surface de cette botte dont le cuir, à demi-fatigué « par le temps, s'est pénétré de vos effluves! Oh! que d'insolences « l'élastique houssine ne se permet-elle point sur votre personne, par « la main rarement si diligente de ce valet qui vous houspille dans « l'étoffe de ce surtout! Comme le traître vous brosse et vous rosse! « et de quel cœur vous lessive et vous savonne cette femme, dans les

« draps où votre sommeil a déposé ses moiteurs ! avec quel perfide
« entrain les coups redoublés de son battoir n'aplatissent-ils point
« l'homme physique, intellectuel et moral, contenu réellement et en
« vérité dans chaque particule émanée de votre chair, et dont se sont
« vivifiés, par imprégnation, les fibres de votre linge !... Que si,
« d'ailleurs, tous ces atomes sont, réellement et en vérité, la repré-
« sentation vivante des personnes dont ils ont quitté la chair ; que si
« chacun d'eux la contient tout entière, chacun doit, à l'exemple de
« ses auteurs, penser, philosopher, vivre, agir et se reproduire indé-
« finiment. Pourquoi pas ? Où loger dès lors ces êtres nouveaux, foi-
« sonnant par myriades, et dont le système représentatif de nos phi-
« losophes naturalistes enrichit et encombre l'univers ?... Pour ma
« part, je me borne à constater les naissances, n'ayant par état rien à
« démêler avec cette population fantasmagorique qui s'échappe par
« torrents des vérités fondamentales du magnétisme ; ou plutôt, l'in-
« térêt personnel, l'instinct, le point d'honneur et, — redevenons
« tout à fait sérieux, — la raison, le sens commun, me forcent à
« tourner le dos à ces particules archimicroscopiques, pour lesquelles
« on veut que ce soit jeu si facile de se grandir et de représenter à
« point, d'un bout à l'autre du monde, notre taille naturelle et notre
« pensée, nos allures et nos mœurs (pp. 334, 335, 336). »

Dans toute cette discussion, les idées du très-estimable écrivain n'ont pas suffisamment l'ordre et la netteté sévères qu'une matière aussi complexe, aussi difficile, réclamait. Elles se dispersent et se mêlent à la végétation luxuriante des faits ; la lumière ne circule pas toujours dans ces masses de citations et d'anecdotes que la science prodigue et entasse ; on voudrait que l'érudition, un peu despote de sa nature, ne vînt pas si souvent troubler l'œuvre de la raison. A travers tous ces récits, le principe vital change de physionomie ; si bien qu'au terme de ses explorations et après avoir traversé les deux mondes pour arriver jusqu'à nous, il lui est impossible d'exhiber des titres qui établissent son identité. Nous aimons, toutefois, à voir l'auteur esquisser à grands traits l'histoire du *fantôme* humain dans l'antiquité et chez les nations modernes ; il donne la parole aux poëtes, à commencer par Homère ; il interroge les philosophes et les traditions ; il consulte les théologiens et les savants catholiques ; il fait un intelligent triage entre les apparitions démoniaques et les apparitions saintes, et il explique par la croyance superstitieuse au spectre, une foule d'usages aussi curieux qu'étranges, qu'on voit encore dans toute leur

énergie chez les peuples que le flambeau de l'Evangile n'éclaire pas. M. Gougenot Des Mousseaux est poëte, philosophe et peintre; il fait tout resplendir; chaque erreur, chaque vérité apporte à sa palette de nouvelles couleurs; il a, de plus, un tour d'esprit éminemment français; il est vif, jovial, et admirablement courtois; sa gaieté spirituelle amène le sourire sur les lèvres, ses coups respectent l'homme dans le sophiste, et sa raillerie n'effleure que l'épiderme. Mais n'est-il pas trop habituellement imagé? Ne ramène-t-il pas trop souvent la même ironie ou la même apostrophe?

Il nous pardonnera la franchise de nos réflexions, ou plutôt, nous le tenons en trop haute estime pour craindre qu'il soit hostile à l'indépendance d'une critique. Son livre, au total, est remarquable, et puisse-t-il avoir le sort de ses aînés! Il rendra de grands services, car il vient à son heure. Le magnétisme et le spiritisme, auxquels il s'attaque, prennent de jour en jour des développements redoutables et déjà effrayants. Qu'il soit donc le bienvenu! qu'il se répande et aille verser la lumière partout où Satan épaissit les ténèbres! C'est notre plus vif désir.

Une bonne nouvelle en finissant. L'auteur nous promet un troisième ouvrage, destiné à fermer la trilogie qu'il a ouverte par sa *Magie au* XIX^e^ *siècle*. Il nous parlera cette fois de la sorcellerie, sujet très-grave, que les exagérations de la crédulité honnête et les blasphèmes de la science impie ont fort embrouillé, et qu'une œuvre abominable a porté récemment à l'ordre du jour dans les esprits. Il s'en explique de cette sorte : « La *Sorcière* de M. Michelet vient de se produire, et « nous la sommerons de comparaître dans notre prochain ouvrage. « Mais, quoi qu'il fasse, M. Michelet n'a d'autre mission que celle de « nous venir en aide et de travailler pour l'Eglise, et il s'en acquitte « avec bonheur. La première condamnation que subissent les enne- « mis de Dieu, c'est de le servir; ils sont les aveugles exécuteurs de « ses grands desseins. M. Michelet le verra (p. XV). » Nous doutons que M. Michelet veuille voir; mais d'autres verront, et ce sera un grand bien. Nous conseillons donc à M. Gougenot Des Mousseaux de rendre la vue le plus tôt possible à tant d'aveugles involontaires. Le mal est rapide; il envahit chaumières et salons. L'infatigable écrivain ne voudra pas qu'on dise de son zèle : *Sequitur non æquo pede*.

GEORGES GANDY.

par M. Ch. Bernard DEROSNE. — 2e *édit.* — 1 vol. in-8o de VIII-492 pages, chez E. Dentu; — prix : 6 fr.

**Méditations** *sur les épîtres et les évangiles des dimanches et des fêtes*, par M. l'abbé BAUTAIN. — 1 vol. in-18 de IV-788 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

**Monde** (le) *éclairé par la révélation*, par M. S. MORAND. — 1 vol. in-8o de 454 pages, chez Delboy, à Toulouse, et chez A. Vaton, à Paris; — prix : 5 fr.

**Orestie** (l'), *trilogie tragique d'*ESCHYLE, *traduite en vers*, par M. Paul MESNARD. — 1 vol. in-8o de 306 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 5 fr.

**Origines** *littéraires de la France. La légende et le roman, le théâtre, la prédication, l'antiquité et le moyen âge, le moyen âge et la littérature moderne*, par M. Louis MOLAND. — *Nouvelle édition.* — 1 vol in-12 de IV-328 pages, chez C. Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

**Pauvre** (le) *de Saint-Martin*, par Mme Jenny LEFÉBURE. — Petit in-12 de 102 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 40 c.

Bibliothèque de la jeunesse chrétienne.

**Pérou** (le) *et sainte Rose de Lima* (*sainte Rose de Sainte-Marie*), par M. le vicomte Th. DE BUSSIERRE. — 1 vol. in-8o de 478 pages, chez H. Plon; — prix : 6 fr.

**Pratique** *de dévotion pour chaque jour de la semaine*, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus. — In-32 de 96 pages, chez C. Dillet; — prix : 40 c.; et 3 fr. 60 c. la douzaine.

**Praxis** *confessarii ad bene excipiendas confessiones, ad instructionem tyronum confessariorum*, auctore S. Alph. Maria DE LIGORIO. — 1 vol. in-12 de 256 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr.

Edition stéréotypée, extraite du 2e volume des œuvres de saint Liguori, et commençant par la p. 311.

**Qu'est-ce** *que le spiritisme?* ou *Considérations courtes et familières sur cette doctrine et sur ses conséquences*, par M. Camille DE MONTPLAISIR. — In-18 de 34 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris; — prix : 15 c.

**Renan** (M. E.) *guerroyant contre le surnaturel*, par M. l'abbé H.-J. CRELIER, ancien professeur de philosophie. — In-8o de 62 pages, chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

**Satires**, par M. Louis VEUILLOT. — 1 vol. in-12 de XXXIV-334 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. 50 c.

**Schumler** (Elisa), ou *la Juive convertie*, par Mme Stéphanie ORY. — 1 vol. in-8o de 236 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque de la jeunesse chrétienne; — 2e série.

**Science** (la) *populaire*, ou *Revue du progrès des connaissances et de leurs applications aux arts et à l'industrie*, par M. J. RAMBOSSON. — 1 vol. in-12 de VIII-494 pages, chez E. Lacroix; — prix : 2 fr. 50 c.

**Signe** (le) *de la croix au* XIXe *siècle*, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique. — 1 vol. in-18 de 426 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 2 fr.

**Solitaire** (le) *du mont Carmel, Episode des premiers temps du christianisme.* — 1 vol. petit in-8o de 138 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 65 c.

Bibliothèque de la jeunesse chrétienne.

**Somme** (petite) *théologique de saint* THOMAS D'AQUIN, *à l'usage des gens du monde, contenant : 1o toute la doctrine de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, etc.; 2o *des tableaux synoptiques;* 3o *des notes théologiques, philosophiques et scientifiques;* 4o *des tables analytiques et alphabétiques très-détaillées*, etc., par M. l'abbé Frédéric LEBRETHON, curé d'Airan. — Tome IV et dernier, in-8o, de 782 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 20 fr. l'ouvrage complet.

**Suite à l'Eloge** *de la folie, d'Erasme*, ou *Lettres sur l'école romantique*, par un BÉNÉDICTIN (baron Sirtéma DE GROVESTINS), ouvrage faisant suite aux *Gloires du romantisme*. — 1re et 2e séries. — 2 vol. in-12 contenant : le 1er, 40 lettres, et le 2e, 20 lettres, ayant toutes une pagination distincte, chez Elie Gauguet; — prix : 7 fr.

Voir, sur les *Gloires du romantisme*, notre t. XXIII, p. 316.

**Voix** (les) *de Rome, impressions et souvenirs de 1862, fêtes et discours, canonisation du 8 juin, traditions et monuments du droit chrétien*, par M. DE MAUMIGNY. — 1 vol. in-12 de XXVI-460 pages, chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

J. DUPLESSY

# TABLES.

---

## I

### TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.



---

# II

## TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres *tel que nous le donnons dans la* Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

No 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

### A.

4. *. Album de Marie immaculée, par M. P.-A. *Béduchaud*, 255.
4 R. Alger, Etude, par M. Ernest *Feydeau*, 13.
*. Ame (l') chrétienne aux pieds de Jésus, ou Elévations sur un choix de textes de la sainte Ecriture propres à faire connaître et aimer Jésus, par M. l'abbé *Vincent*, 173.
2. Ami (l') du cultivateur, ou Préceptes d'hygiène basés sur la mo-

## B.



## C.

## D.



## E.

## T.



## V.

---

# III

## TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

## *ERRATA.*

---

*Page* 188, *ligne* 11, aurait voulu, *lisez* aura voulu.
*Page* 195, *ligne* 32, que nul que ne pouvait, *lisez* que nul ne pouvait.
*Page* 303, *ligne* 32, puisse lui faire, *lisez* puisse faire.